

D.-J. D'ORBAIX

LA CAMPAGNE ENCHANTÉE



Frontispice d'Emile LECOMTE

ÉDITIONS ARGO — PARIS

MLA 15011

PLATE 10

THE GREAT HALL, WEST WALL, TEMPLE OF KARNAK, THEBES, EGYPT.

Fig. 1. The Great Hall, West Wall, Temple of Karnak, Thebes, Egypt.

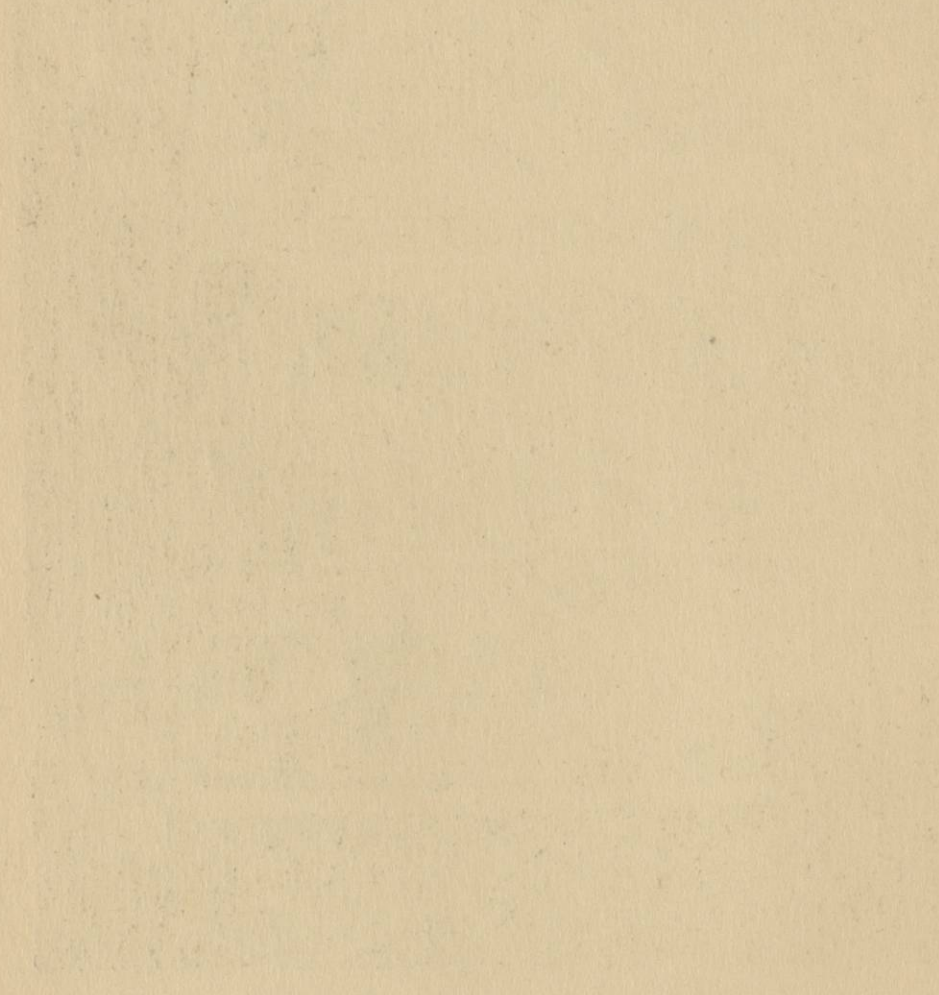
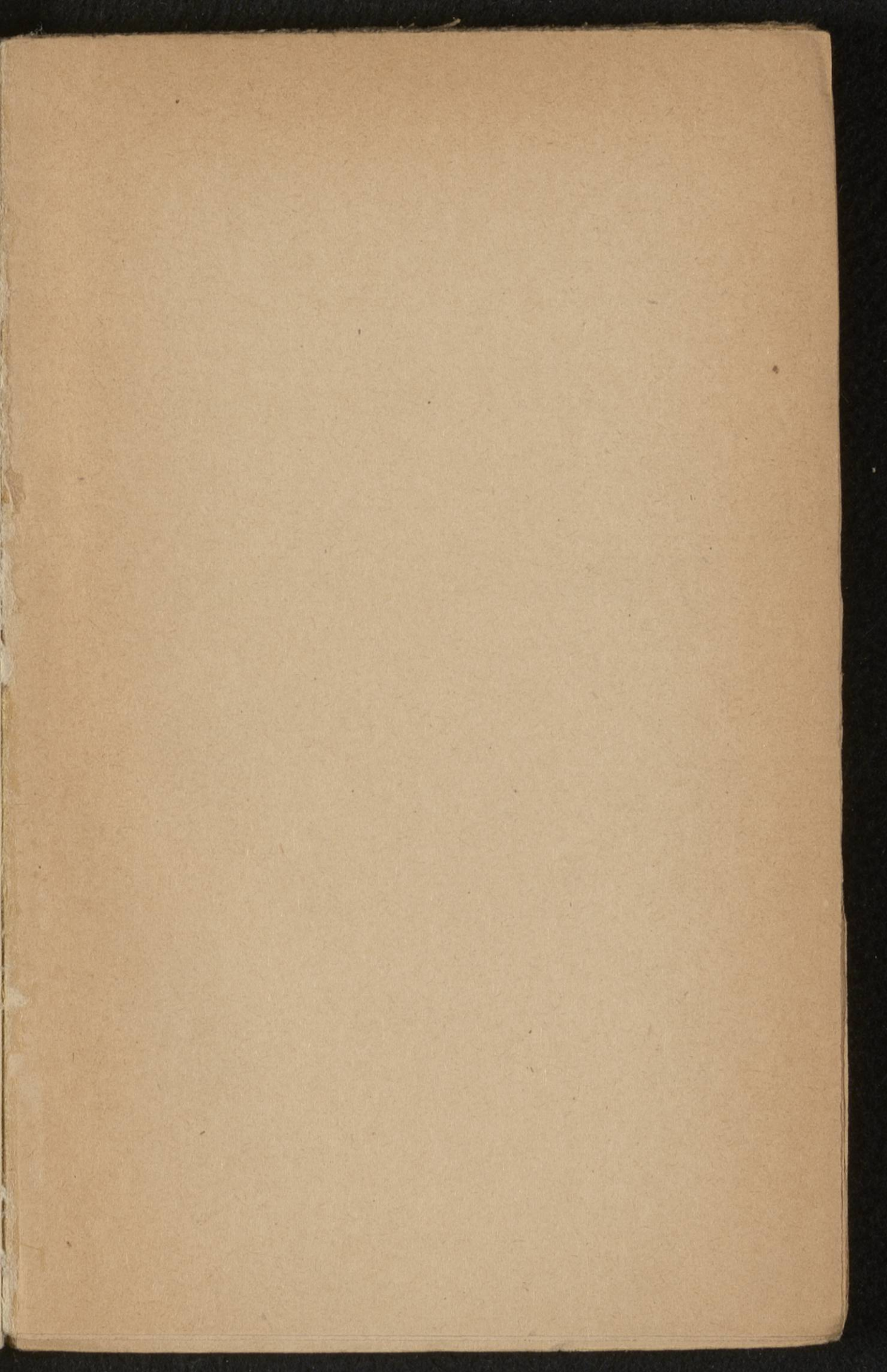
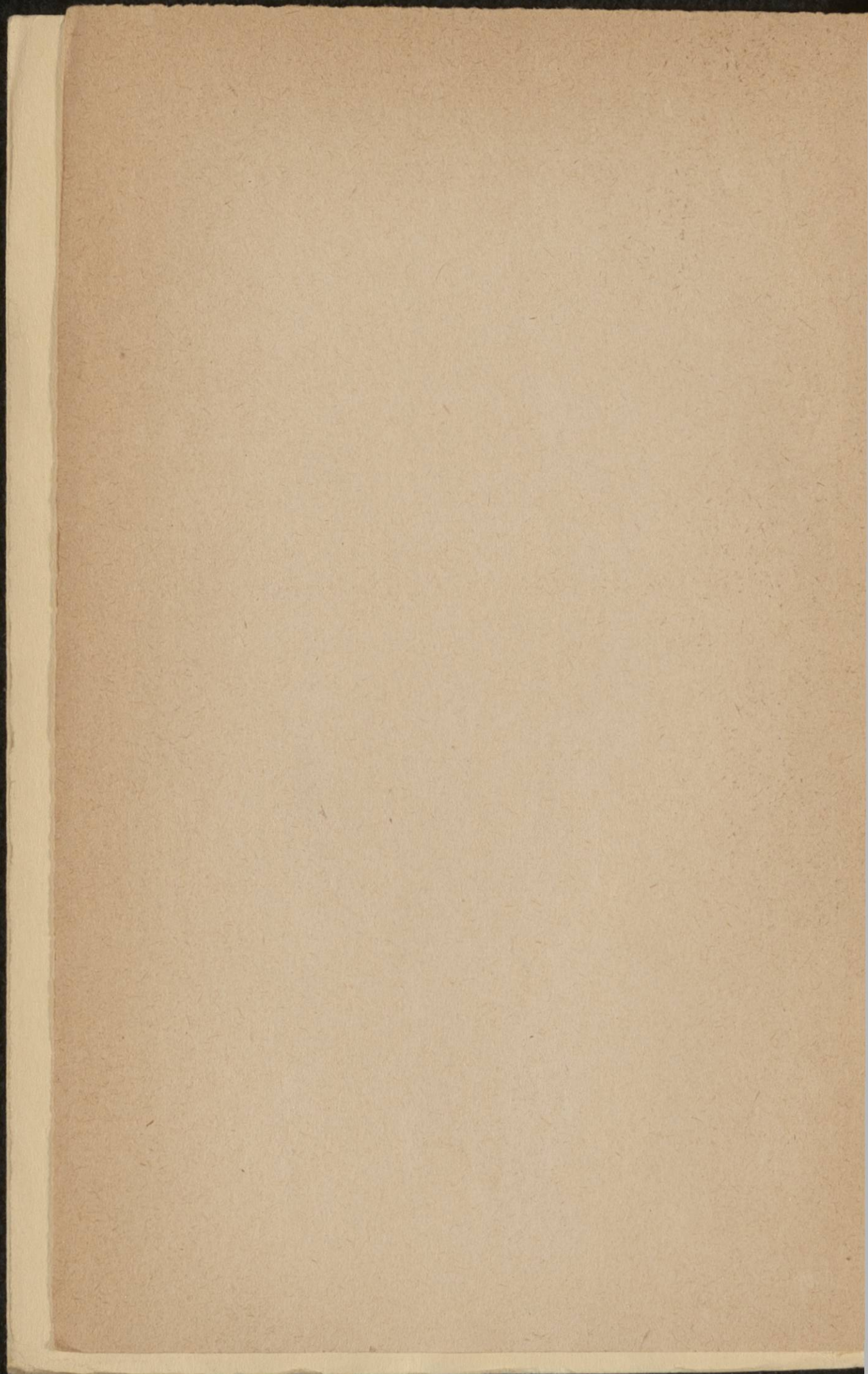


Fig. 2. The Great Hall, West Wall, Temple of Karnak, Thebes, Egypt.

Fig. 3. The Great Hall, West Wall, Temple of Karnak, Thebes, Egypt.





A Leopold Rosy,
Directeur du Thyrsen,
En souvenir d'hier et
d'aujourd'hui,
L'affectueux hommage

LA CAMPAGNE ENCHANTÉE
de
L. J. Orbanis

DU MÊME AUTEUR

Le Don du Maître. (Aux éditions du Monde Moderne, Paris.) (10^e édition.)

Le Temps des Coquelicots. (Aux éditions du Monde Nouveau, Paris.) (5^e édition.)

A PARAÎTRE :

Fiançailles. (Nouvelles.)

MLA 1504

D.-J. D'ORBAIX

LA CAMPAGNE ENCHANTÉE



Avec un Frontispice d'Emile LECOMTE

ÉDITIONS ARGO — PARIS

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE
SE COMPOSE DE CINQ CENTS EXEM-
PLAIRES SUR PAPIER BOUFFANT,
NUMÉROTÉS DE 1 A 500 ET SIGNÉS
PAR L'AUTEUR

ÉDITION ORIGINALE

N° 122

19 / 11' Orbeis

Droits de traduction, reproduction, représentation théâtrale
et adaptation cinématographique réservés pour tous pays.

Copyright 1929, by *Edilions Argo*

A Georges Virrès.

Le vent oscille, comme une aiguille immense, du Levant au Midi des jours. Est-ce un rêve? Voici que je remonte le sentier d'argile toujours neuve, derrière une cabane au chaume de travers. Près du hangar, je caresse, sur le tas, le lien de paille d'un fagot violet; je remets une tuile au toit défoncé du four; je vais jusqu'à la haie, ouvrir un losange dans les épines, y griffer mon visage contre le vent d'avril. La plaine est drue de petits blés, au bord de laquelle le ciel tremble encore sans oser faire, de son compas d'écolier, la ligne qui me rendra mon candide horizon.



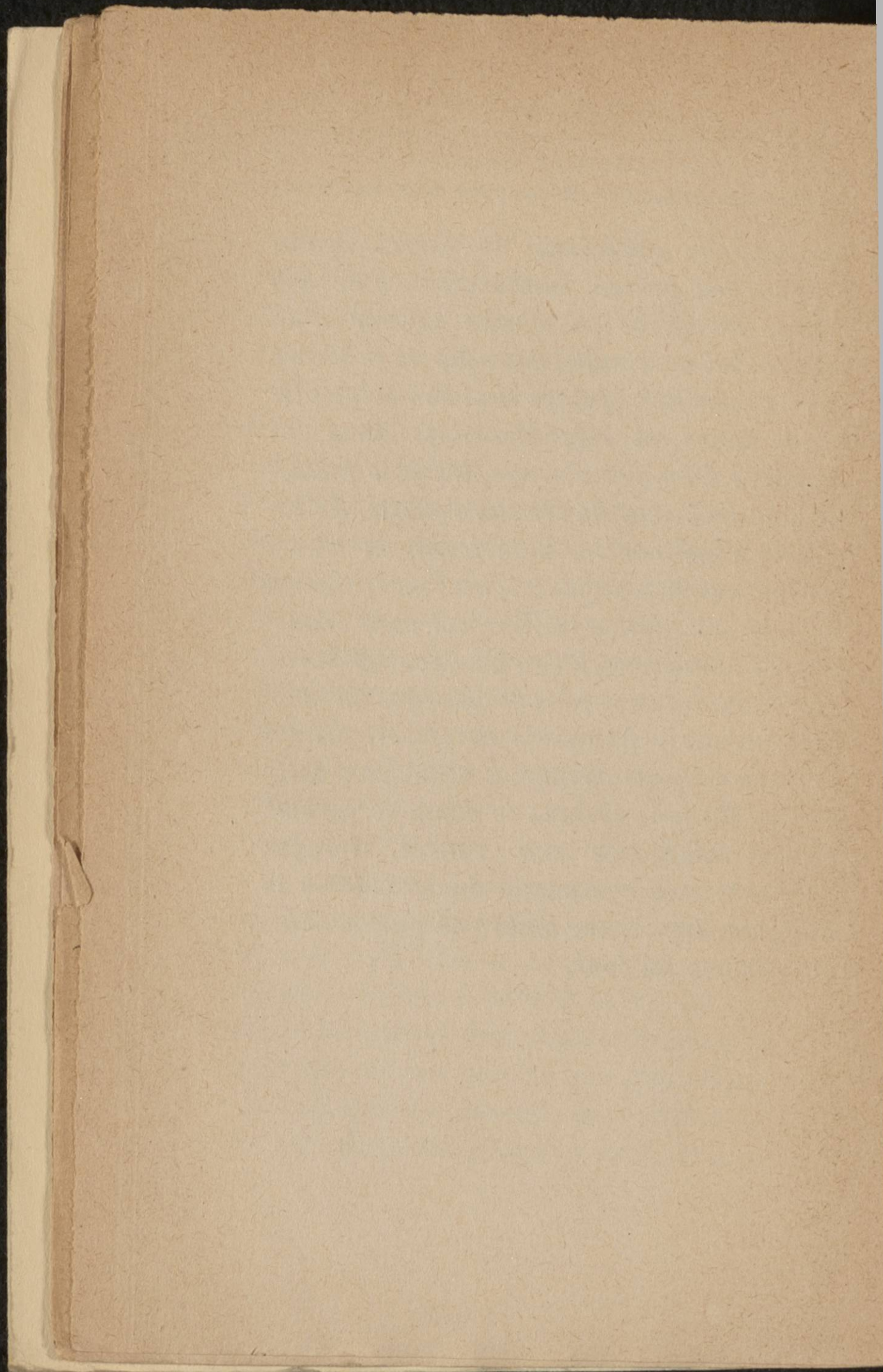
Au réel, c'est un pays peut-être austère

que cette campagne enchantée, dont le centre reste un village monotone et, l'hiver, plein de boue et de feuilles. Le charme en sort d'autant plus mystérieux, qui s'élève au ciel avec les sèves infatigables et, nulle part, le printemps n'est si étrange, si profond.

D'autres paysages, remplis de landes sauvagement colorées, ou d'architectures montagneuses, dressent des arbres en écrans noirs, des rochers taillés par les siècles, sur le vif argent des rivières ou l'éternel verglas des marais. Mais où la vie est-elle si puissante que son élan vous porte, sinon près du jaillissement qui déferle en épis vers le soleil, jusqu'à ce que, lui ayant ravi toutes ses flammes, elle se confonde avec sa lumière et rassemble, aux bouquets des dizeaux, l'offrande incalculable des moissons.

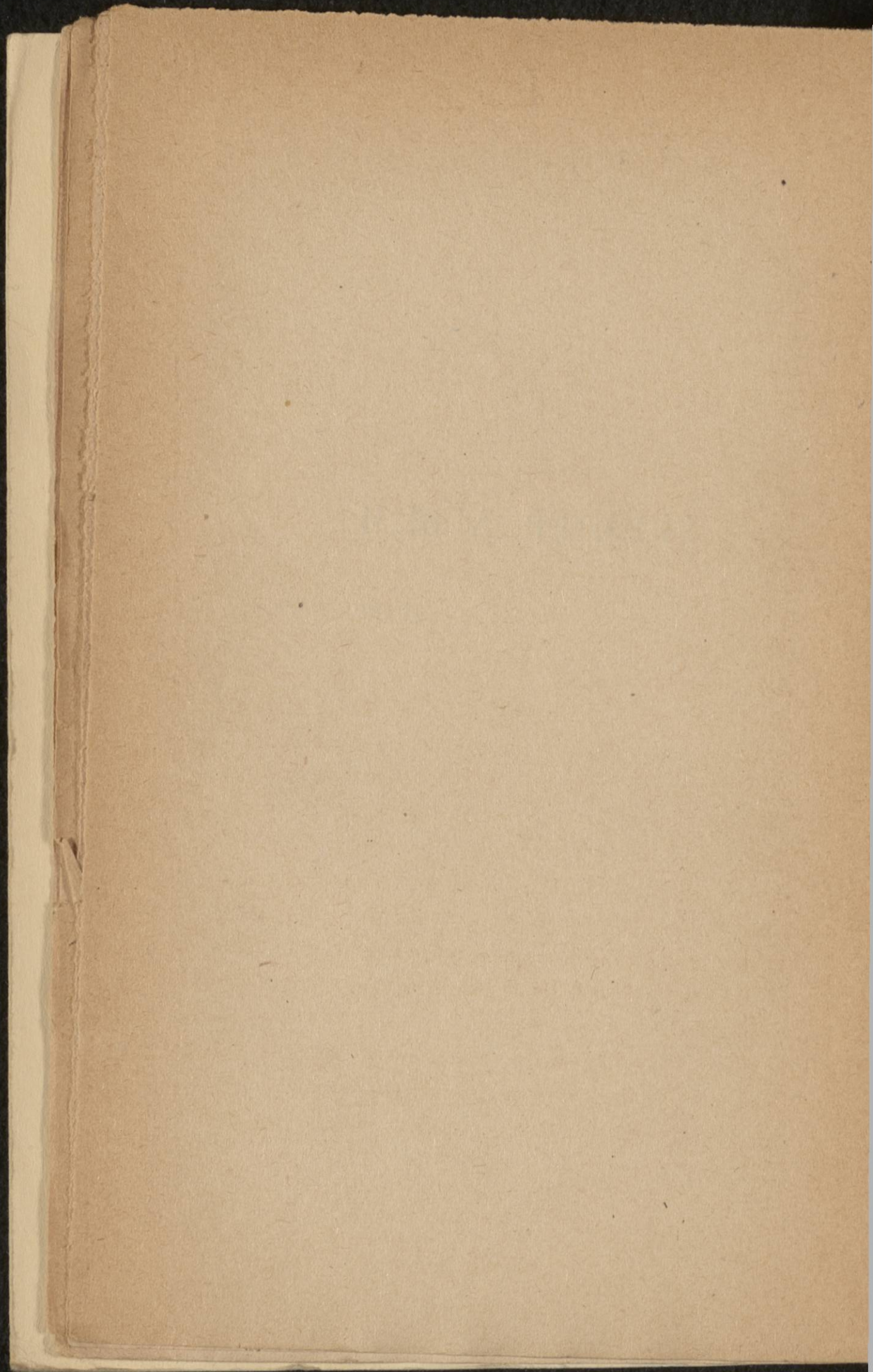
Je me souviens d'un dimanche, le long d'une sente perdue dans mon enfance et je n'étais pas si haut que les blés qui m'environnaient. En les suivant, le regard montait tout de suite jusqu'au ciel. Innom-

brables, ils sortaient de terre, droits comme des lances, lumineux comme des épées. La glèbe en armes autour d'un enfant, lui montrait l'exemple de la gloire et de l'humilité. Malgré tout son éclat, elle était douce et elle chantait. Sous les menaces d'un ciel d'orage, les épis fraternels se frôlaient de chuchotements. Je les voyais s'incliner sur mon front, me caresser les mains, les épaules, les joues, et, rien qu'avec ces pailles jaillies, cet azur transpercé de moissons, l'aire d'un sentier bordé de fleurs d'autant plus étonnantes qu'ignorées, m'offrir à jamais ce chant qui est dans mon cœur, comme, à la bouche, cette saveur du blé et, dans le sang, ce rythme auquel s'accorde ma pensée, lorsque j'arpente une campagne douce comme la nuit, une argile, une ombre où sont cachées les racines du jour.



PREMIER ALBUM

A mon Père.



PREMIÈRE IMAGE

La pièce est carrée : mon bureau de jadis, au seul étage d'une maison campagnarde. Des plinthes à l'encre soulignent les murs : un fond verdâtre où, suivant des raies brunes, la tapisserie n'a pas secoué ses bouquets à trois fleurs fanées. Je détache de la fenêtre les rideaux que l'hiver a brodés de trous. Une vitre est brisée : l'inférieure de gauche. Les croisées avaient huit carreaux rectangulaires, sauf ceux du haut : deux yeux de verre sous les sourcils fort arqués du châssis.

Trou — arc et corde aussi — dans la vitre. Pour ne plus les voir, ni les carreaux nus, j'ouvre cette fenêtre unique sur le jardin : hélas ! dans le rideau des peupliers sur le ciel, il manque bien huit troncs au bord du ruisseau.

C'est ici que mon cœur s'est trouvé au moins une fois, que j'ai écrit de bonnes choses : cette *Haie de Capucines*, où se mêlent

plusieurs visages de mes pensées, ces *Pêches* que je goûtais en les dessinant, ce *Cheval* que m'avait offert une des magies de l'argile.

Au delà du fournil, de mes yeux adoucis par les vieilles ardoises, je reprends les feuilles toujours pareilles des poiriers du jardin : nombreuses, forgées, luisantes et sensibles; on n'y fait pas attention, mais je sais bien leur ligne et comme elles méritent qu'on les nomme belles.

Je retrouve la fermette déjetée de l'autre côté du chemin : étable borgne, maisonnette humiliée par sa grange, poulailler que prolonge la toiture d'un puits noir.

Les prés, veillés par des rangs d'arbres, dominant la douceur des tuiles assemblées. Plus loin, le soleil roule sur l'herbe qui brûle. C'est encore une fois le spectacle où je m'exaltais jadis, un éblouissement de minutes, puis tout froidit et la tristesse devient cette brume qui vous touche à l'épaule. Je veux lever la tête; je regarderai par cette baie qui m'attire plus loin que les peupliers; je découvrirai la grand'route par où l'on s'en va d'ici, suivant ces chêneaux au fusain déjà, sur l'éteule qui se relève à l'horizon.

Avant cela, je m'arrête, je tourne le dos à ce voyage : la ville s'allume au bout.

Et je détaille, pour contrôler mes souvenirs, ce que l'on entend dans le silence de mon village.

CE QUE L'ON ENTEND
DANS LE SILENCE DE MON VILLAGE

Le silence de mon village, c'est le ciel, simplement, sur l'harmonie des feuilles au bord des prés; il s'étend très loin, il monte très haut, jusqu'aux régions où il n'y a jamais de nuages...

On entend, dans la cour du voisin, une poule affairée annoncer au monde qu'elle vient de pondre; plus loin, sur un fumier qui flambe au soleil, un coq, bandant son corps ainsi qu'un arc étrange, lance en maître-archer les flèches de son chant : leurs trajectoires font de longues courbes à travers le silence. Elles retombent, là-bas, au bord du coteau, parmi les hampes des épis, ou dans la vallée au fond de laquelle se tiennent embrassés quatorze dizeaux de feu.

Maintenant, un char roule; sa voix gronde sur les pierres. Une vache qui beugle doit

avoir soufflé dans une des cornes qu'elle porte sur la tête. Les sabots des petites filles comptent les pavés au retour de l'école. Deux galops alternés s'élèvent et se répondent : celui d'un cheval sur la route, celui du marteau sur l'enclume du forgeron : chacun d'eux, bondissant et rythmé, prend la place précise qui lui revient dans le silence.

... Et puis, il y a ceux qu'on n'avait pas encore entendus tant ils se démènent pour qu'on s'aperçoive qu'ils vivent : avec leurs becs tour à tour pleins de chenilles et de cris, leurs appels, leurs trilles ou leurs mélodies, avec leurs ailes et toutes leurs plumes qui s'applaudissent, Dieu ! ce que les oiseaux tiennent de place dans le silence de mon village !

PAYSAGE

Un sentier de terre battue traverse les petits blés tremblants sur un peu de neige bleue. La terre courbe l'échine, puis se creuse sous les pas qui descendent dans la vallée.

C'est une cuve énorme qui renferme tout un village protégé du vent par ses bords. Le sentier se fait route entre les haies; la route va trouver chaque maison : elle mène à l'église; — et l'on entend la bise claquer des ailes sur les ardoises du vieux clocher. Là, contrôlé par une étable d'argile, le sentier recommence à vendre son ruban. Selon le prix des pas auxquels il se mesure. Et la force du cœur. Puisqu'il bondit au-dessus d'une colline où des chênes font un vacarme de gouffre. Le vent tombe comme un fleuve sur leurs ramures horribles. Mais voici notre récompense : c'est le refuge en cette sapinière où le dernier été dort dans un bruit de soie froissée.

FORÊTS

La terre est pleine de forêts.

Il faut avoir dormi, face au ciel, dans un pré, et s'éveiller de ce tressaillement. Une colline s'est déchirée. Penche-toi sur un songe vrai; tes yeux sont à la mesure du spectacle. Dans cette énorme plaie que le soleil avive, la terre te montre le fruit de ses entrailles.

Jaillissement de beauté ordonnée. Elle se cachait sous le sol qui nous donne le pain; qui consent à brunir de labours; qui souffre sous le soc et la herse; qui pourrit sous les neiges jaunes. Tout cela, dans un décor de toits de chaume, d'églises à peine plus hautes que les maisons, de haies qui servent au linge bleu, de plaines qui ne font pas d'images.

Et voici des rocs bouleversés, des talus aux lisières; ces routes, venues du soleil, acceptent la nuit des futaies; chaque feuille conseille un couple ailé; le ciel descend ici préparer des lumières multicolores.

Je sais ce qu'est un arbre, cette aspiration selon le pouls qui bat au cœur d'un globe encore ardent. J'ai vu naître, dans les couches primitives, le dessin des troncs élémentaires, les désirs des ramures et les feuilles, soudain, d'un vol de bourgeons pris aux filets des branches. Voiles de gaze, c'est leur âme adoucie de la brume au sous-bois : mille fleurs qui s'évadent font les oiseaux chanteurs.

Cette création végétale est un songe que je n'avais pas appelé. Je marque, d'une fougère d'azur, la page où ce jour est écrit. Quand je reviendrai dans la ville, en marchant sur les pierres serrées comme des dents qui ferment, vers la terre, les gueules en long des rues, je songerai que, partout, sous mes pas, des mines d'ogives et des sources de ramages n'attendent qu'à jaillir au signe de ma conscience enchantée.

LA CAMPAGNE

Mais revoici la simple colporteuse qui va par les chemins qu'elle invente et, au long des saisons, déplie et exhibe sa marchandise.

Un peu magicienne, elle a, comme on dit, plus d'un tour dans son sac.

D'abord, elle offre des nattes grossières, sortes de paillassons que les rouleaux de pierre du fermier égalisent et font blondir au soleil.

Las! nul acheteur ne s'est présenté. On ne vend pas la terre aussi pauvrement découpée. Et ceux qui sont ici ne s'inquiètent guère d'images si faciles.

Insouciant et belle d'un nouveau printemps, elle déroule à son aise de riches tapis de velours; ils se moient des reflets célestes, ils embaument naïvement : c'est une leçon d'espérance trop longue pour y prendre garde.

Alors, impatientée, elle veut vaincre les plus indifférents, et elle déploie, à l'infini, d'éblouis-

santes soieries d'or. Les fleurs y brodent des sourires : la brise murmure des choses qui doivent être les prix de ces trésors, et les oiseaux, les petits oiseaux, bégayent d'admiration, les yeux pleins de lumière.

Cette fois, les hommes sont venus en foule, attirés par la soif des richesses. Ils se sont rués à la conquête de cette fortune et, sans prendre garde aux gestes indignés de son ami le Vent, ils ont volé la colporteuse. Elle n'a pu protester, puisque sa voix, c'est le silence.

Après avoir saccagé son immense éventaire, les hommes se sont retirés dans les villages.

Ruinée, désespérée et toute seule, elle est tombée malade; elle se taisait plus douloureusement, n'ayant plus ses magies, et les oiseaux ne chantaient plus, et toutes les fleurs étaient mortes.

Puis ce fut l'agonie lente; elle sua des brouillards glacés, et le vent criait de douleur et pleurait en rafales sur le malheur de la campagne.

Enfin, une nuit que riaient les chouettes, elle s'en est allée.

Personne ne l'a su. Sauf l'hiver qui fut seul à la mettre au tombeau.

LA PRAIRIE

Elle est toujours couchée.

Paresseuse, elle dort, bercée d'un rêve horizontal.

Le vent peigne sa chevelure.

Les chevaux et les vaches la viennent tondre.

Puis ses cheveux repoussent.

Sans qu'elle le sache, puisqu'elle dort.

Chut! les chevaux, marchez tout doucement!

Chut! les vaches, broutez sans bruit!

Elle dort.

Elle est vêtue d'un silence vert.

Elle est très vieille, avec, en longues ombres, ses filigranes d'arbres et les rubans réguliers de ses haies.

En automne, elle roussit comme un antique parchemin sur lequel les vaches laissent fondre une cire molle, où il arrive qu'un cheval, distrait comme un seigneur, appose négligemment son sceau de chevalier.

LE TUMULUS

C'est un champ de bataille où, lorsque coule le crépuscule, les corbeaux, qui sont vieux de siècles, viennent croasser de souvenir.

Tout à coup, du sol sur lequel rampent les fantômes du soir, une tête a surgi, là-bas, terrible et noire. Et, de ses yeux ensanglantés, elle épie les lointains d'ombre.

On devine que ceux couchés là par la guerre veillent, solitaires et taciturnes, sous la terre humide. La torture du souvenir ronge leurs cœurs en pourriture. Leur colère et leur haine battent les tempes de ce crâne de boue remonté du fond des charniers; et tous, par ces deux yeux hallucinés, regardent vers l'obsédante nuit de la débâcle!

Peut-être, l'ennemi va-t-il bientôt paraître?

Oh! comme les vaincus bondiraient de la tombe! Comme, de leurs bouches noires, ils pousseraient le cri de guerre! Au bout de leurs bras d'os, ils brandiraient leurs crânes aux

rictus effrayants et lanceraient devant eux ces grenades d'épouvante et de mort.

Hélas! l'ennemi ne vient pas, l'ennemi ne veut pas venir...

Seule, au loin, se lève la lune dont la lumière est sa chevelure éternellement blonde; elle sourit comme une enfant. Elle est folle. Puis elle joue au soldat, et on ne la voit plus derrière son immense bouclier d'argent.

... Près du tumulus chevelu de sapins noirs, la chaumière a fermé ses yeux rouges de fatigue et de sommeil, et, sous la lune à présent effrayée, au loin, dans un grand au-delà de terres, ce n'est plus que la mort, ce n'est plus rien que la mort!...

LA RIVIÈRE

Ce matin de mai, madame la Rivière a repris sa flânerie par les prés et par les bois; ceux-ci lui chuchotent les tendres compliments que leur dicte le Ciel; ceux-là ont étendu des tapis de velours sur la route que suit leur Princesse souveraine et, de partout, des mains mystérieuses lui tressent des guirlandes de couleurs. Le Soleil, lui aussi, est follement épris de ses grâces nonchalantes.

Cependant, la Rivière ne voit, ni n'entend, ni ne dit rien; elle continue à glisser d'une allure royale, sa longue traîne miroitant derrière elle, et elle semble ne se diriger vers aucun but; elle va, indifférente à tout, étire ses bras blancs et lisses, bâille et rit de son gazouillis moqueur, lorsque les fleurs myopes se penchent pour la voir, jusqu'à en perdre l'équilibre.

Puis, un caprice irrésistible : la voici qui se fait petite, petite. Elle passe sous le vieux

pont tout constellé de mousse où elle glougloute très fort, pour s'amuser, comme un enfant traversant un tunnel et criant dans le noir.

Ensuite, madame la Rivière continue gravement sa promenade. Le Ciel au long regard d'adolescent se penche vers la fée de ses rêves. Ce fin manteau d'azur qui vêt le corps lumineux de l' Aimée, il l'a taillé lui-même dans le songe pur de son cœur.

Et voici le Soleil! Chevalier blond bardé d'or éclatant, du bois où, épiant, il se tenait caché, il a surgi, d'un bond guerrier. Déjà le front du ciel pâlit, s'engrisaille de souffrance jalouse et de mélancolie. Cependant que le dieu du feu rit à la belle Rivière et lui jette d'étincelantes poignées de bijoux.

Mais la Rivière ne s'en pare; indifférente, elle abandonne au jour tout son éclat et, dépouillant sa robe bleue, glisse au bosquet plein de ramages. Son sein blanc luit dans l'ombre verte, et la fraîcheur embaumée d'une vierge émane de son corps soyeux. D'un geste aimant, elle offre à boire aux tout petits oiseaux, et les fleurs lui sourient et les branches la frôlent.

Hélas! il lui faudra quitter ce refuge où,

seule, elle apportait la lumière. Elle devine que le Soleil a fait un détour dans l'espace et qu'il est, là-bas, à l'attendre près du dernier fourré; elle pressent qu'il la prendra dans ses longs bras de feu. Et elle frissonne d'inventer son supplice.

Mais qu'est-ce? De Soleil, point — Lumière grise.

Madame la Rivière comprend : c'est sa rivale, la Pluie, que le Ciel repousse sur la terre avec maussaderie.

Bientôt, volent par les prés mille flèches d'eau qui s'acharnent à transpercer le corps de l'Onde voyageuse. Celle-ci se dérobe, invulnérable; et chatouillée, elle rit, se creuse de fossettes, comme les joues des petites filles amusées.

Après, vient le soir; la Rivière chaste s'endort, dérive au fil d'une tendre rêverie; cependant que le Ciel, rasséréné par la mort du Soleil, se remet à adorer l' Aimée en silence et ceint son front endormi d'une couronne de diamants.

*
**

Un autre jour — c'était en août — la Fée

Rivière, dès le matin, encore une fois a musardé par la prairie.

Elle eut les mêmes gestes adorables, les mêmes fantaisies, la même indifférence méprisante pour ses adorateurs, Ciel et Soleil. Elle passa sous le vieux pont, puis elle entra au bosquet noir en jetant tous ses bijoux d'or.

Le Ciel n'espéra plus mais le Soleil sonna sa rage dans des buccins de cuivre. La Rivière tremblait. D'aigus rayons criblaient les feuilles autour d'elle où les buissons prenaient des reflets d'incendie.

Quand elle reparut au jour, le Soleil la saisit dans ses bras de flammes, croyant la tenir prisonnière à jamais. Aussitôt, sa petite âme de Rivière s'est exhalée : son murmure s'est réfugié dans la mort...

... Ce ne fut qu'un matin gris de la saison déclinante, qu'elle revint à la vie. Le vieil automne qui, tous les ans, à la même époque, magnifie devant les derniers beaux jours, les paysages et les arbres recueillis, avait déjà traversé les bosquets, rapportant avec lui sa palette et son génie.

Le Soleil était pâle et tremblait d'avoir trop brillé; le Ciel rejetait sur la terre une longue pluie éplorée. C'est alors que la Rivière rez-

suscita, se remit à cheminer, jeune et vierge comme au matin du Monde, à cause de ce murmure que n'aurait pu garder la mort.

Cependant, comme le Soleil, quoique las et vieux, la regardait parfois encore, d'un œil vif, au-dessus des collines, elle jugea prudent de se retirer dans quelque cloître d'où l'on ne verrait plus sa grâce, son mystère troublant, changeant et éternel.

Bonhomme Hiver passant un jour sur le pont étoilé, elle prit de lui conseil. Était-il vénérable avec sa longue barbe blanche!

Il lui envoya son meilleur architecte : le Gel. Et le Gel construisit un palais merveilleux que la Rivière habita comme une Reine fière et un peu triste, bien qu'elle n'eût pu s'empêcher de fredonner encore et de rire, quand, par les fenêtres de son château, elle apercevait au loin le méchant Soleil tout décrépité, tout pâle comme un vieillard d'hospice, qui chancelait, vacillait, pour retomber bientôt, épuisé, sur son lit de brumes.

LA GRAND'ROUTE

Sous sa lourde robe de pierre, elle chemine,
roide et droite, à travers champs.

La mousse met un peu de songe sur le grès
des longues bordures; de bons petits arbres
aux chevelures toutes crépues lui font cortège
et la regardent se traîner sans ironie.

Comme elle est vieille! Comme elle est
lasse! Et ses vieux os qui tremblent sous les
cahots des chars trop lourds!

Mais elle n'a jamais gémi;

Ni entr'ouvert ses lèvres de pierre;

Ni raconté ce qui se passe dans les lointains
du ciel d'où elle est venue;

Ni ce qu'elle verra à l'horizon vers lequel
elle s'avance...

Elle est triste et elle se tait, parce qu'elle a
le tourment de l'Infini inaccessible.

Cependant, autour d'elle, par les yeux ronds
des aqueducs, elle regarde s'enfler l'estuaire
ardent des moissons. Il lui faut parfois un

grand bond dans l'air pour que ne la submerge pas l'inondation dorée; elle retombe aussitôt, cassée par son effort, et dégringole épuisée au fond de la vallée voisine.

Ici, c'est une sainte crucifiée, de la campagne au ciel! Plus loin, elle se signe aux carrefours, puis continue à égrener son grand rosaire de kilomètres et d'hectomètres. Elle s'envolera dans l'azur d'un dimanche avec le cortège pavoisé d'une procession. En attendant, pour tous les errants qu'elle mène, elle récite le crédo du silence après avoir baisé au pied les croix noires des poteaux indicateurs...

LES CHAPELLES

A ma Mère

Les chapelles au long manteau blanc et à la petite capeline en tuiles rouges sont des femmes, maigres et rêveuses, qui regardent longtemps aux coins des routes...

Elles ne bougent point, dans la guérite qu'est leur robe de briques; elles regardent... et parfois elles sourient; sans fatigue, elles sont toujours debout.

Leur face est une grille aux losanges d'yeux, peinte de rouge, derrière laquelle une madone fait un geste de bénédiction; elle se pare de bouquets fervents par la saison des fleurs, et jusqu'en hiver, il y meurt, sous les bises, de pauvres immortelles...

... On les voit de loin, dans les journées qui étincellent, attendre le pèlerin luttant contre l'averse du soleil pour venir leur parler à deux genoux...

C'est qu'il s'en est tant arrêtés devant elles, d'affligés aux joues creuses, dont les vieilles jambes claudiquent par les routes de poussière, à travers l'air ruisselant des rires de l'été et la ronde des vents doux. Toute la théorie des boiteux, des difformes, des poitrinaires crachant, avec un sang maudit, leurs jours qui volent, s'envolent, jusqu'aux culs-de-jatte que voiturent, aux heurts des cailloux, des chiens d'enfer — ont passé par les chapelles consolatrices.

Et c'est pourquoi — elles sont si habituées d'entendre leurs prières! — elles regardent curieusement là-bas — de leurs losanges d'yeux — semblant lever la tête et s'étonner de ne rien voir venir.

Et elles prient, dans les soirs sonores où pleurent les étoiles. Oh! les petites bigotes; elles sont si douces et pâles comme des vierges! Ce n'est qu'aux jours de fête qu'elles rient sous leurs capelines, dans du soleil, avec, en leurs losanges d'yeux — à se regarder de loin — comme un désir fol de danser des rondes, telles des paysannes en sabots...

En d'autres temps, elles sont toujours là, éternellement songeuses et debout sans se fatiguer. Et comme elles grelottent sous leur pâle

manteau dans les nuits de novembre, d'entendre huer les hiboux et de voir, par la plaine, sauter les feux-follets!

Pauvres béguines à la pelisse blanche qui tombe jusqu'à terre, aux petites coiffes en tuiles rouges ou bleues! Elles se sont égarées, un soir, en allant au salut; elles ne retrouveront plus le couvent dont la voix, là-bas, les appelle et qu'elles écoutent pleurer; et c'est pourquoi elles restent là, toutes roides en leur robe de briques, — à rêver et à regarder, de leurs losanges d'yeux, longuement, si longuement, aux coins des routes!...

LE CHAUME

Avant l'aube, je le rencontre en plein champ, au carrefour de deux routes herbues. Il est là, affaissé dans le ravin, les yeux hermétiques, à dormir comme un ivrogne. Sans aucun doute, il revient de la ville voisine, car il lui tourne le dos; tard dans la nuit, il aura festoyé pour célébrer son escapade; sa casquette de paille verdie (on en aura bien ri) est encore toute de travers. Et comme les citadins se gaussent volontiers des paysans, ils l'ont à demi déshabillé et laissé revenir, presque nu sous sa chemise crépie, sa culotte de goudron traînant à gros plis d'accordéon au ras du sol.

Peut-être aussi a-t-il dû s'arc-bouter contre le talus pour conserver son équilibre? C'est là qu'il se sera endormi en rêvant d'éternité sous les étoiles.

Cependant, voici que s'entr'ouvrent ses pau-

pières, qu'encombrent encore les brumes de l'ivresse. Mais l'aube se lève dans la rosée et déjà elle a pardonné. Elle fera la toilette du vieux. Elle lui lave les yeux de son eau lumineuse et il la regarde, étonné, avec de joyeux éclats de soleil dans les prunelles.

Il a l'air de ne se souvenir de rien. Tout à coup, je crois qu'il va me parler; sa porte, comme une bouche, s'est ouverte. Mais il ne dit pas une parole. On dirait qu'il a peur du silence.

Et devant son mutisme de vieux, au regard subitement perdu dans un songe et tourné vers l'au-delà, je tremble et je me tais, moi aussi, — comme si derrière les vitres brouillées, au fond, de la floraison douce des rideaux il s'éteignait, dans le matin trop clair, une âme étrange de petit enfant...

LE LABOUREUR

Le soc reluit en fendant l'argile obscure.
Un soir de mars baigne les mottes alignées.

Deux chevaux fumants comme la terre, se confondent avec le champ labouré; mais la charrue est bleue et le sarrau du laboureur éclate comme un morceau du dernier été. Penché en avant, la casquette relevée, le coude aigu, il incarne l'effort du groupe qui gravit le coteau.

Là-bas, les chevaux, la charrue et l'homme, se levant des guérêts noirs, entrent dans l'azur et se révèlent. Les bêtes accusent leur stature que l'horizon souligne; — et l'araire dont l'ouvrier plus grand tient le manche, relie deux forces en équilibre; celle des chevaux disciplinés, celle du rustre, possesseur et maître.

LA HERSE

Pour que sa campagne rie d'être belle, le paysan fait la toilette de la terre; il a retourné sa vieille robe de sillons. Elle est comme neuve à présent, car le soleil descend le long de ses plis tuyautés, dont il rehausse l'argile. Les rouleaux bleus ont repassé un corsage plus clair à la plaine endormie, et voici la herse, sur la colline, dont elle peigne la chevelure.

Elle va, selon que le sol ondule; une lumière vibre autour de son triangle hérissé de dents; chacune d'elles démêle des mottes sèches et des rayons dorés; et toutes glissent, avec un bruit soyeux, derrière les chevaux dont les sabots ne font pas de bruit.

Sur mon œuvre aussi vaste que les campagnes couchées, j'assouplis à la herse mes labours ensemencés. J'ai de hautes montures qui jonglent, en marchant, avec les croissants de leurs fers. Je saurai me guêtrer d'argile

pour mieux rythmer mes intuitions de paysan qui accomplit cette besogne heureuse : herser la clarté dans la terre.

LA TONNELLE

O dôme du frêne pleureur, feuilles longues et minces jaillissant des rameaux symétriquement dédoublés; vieux tronc tout jaune de mousse dans la pénombre, et qui semblais le pilier d'une chapelle à la voûte de branches, je vous revois, comme au temps d'été, où j'étais un enfant, avec mes yeux ouverts, avec mes mains tendues et mon front renversé sous votre fraîcheur légère et jaseuse.

Dehors, c'était juillet en flammes blanches, le soleil dansant sur les pierres des murs autour du jardin, les feuilles des poiriers mirant l'ardeur du ciel, et, dans les massifs, toutes les fleurs qui embaumaient, brûlées. Ici, à ton ombre, ô gloriète, dans une lumière de lune, sous le couvert du feuillage que de petites lignes d'or et des rayons perçants rendaient translucide, ah! qu'il m'était doux de m'asseoir sur une chaise ronde, de respirer

l'odeur du sol et des sèves, de regarder fuir un insecte sous tel brin de gazon fané, d'écouter chanter un grillon quelque part... Puis de longtemps rester sans pensée, comme au fond d'une eau claire, sous une cloche d'ozone, dans l'oubli de la terre et du ciel ravagés, au seuil même de l'Enfer où l'Été vient damner la vie...

L'ÉTABLE

Juillet, aux fournaises du ciel, tisonne les braises du soleil. Si cela continue, tout, sur la terre, va prendre feu : la petite ferme à trois bâtiments, le fumier, dans le rectangle imparfait de sa cour, les premières meules, au bord de la route — et, là-bas, le village entier, dont les toits vibrent au-dessus des moissons.

On ne sait plus où se cacher ici ; la cuisine étouffe les canaris dans leur cage ; malgré leurs stores baissés, les chambres de la maison crépie ont un insoutenable éclat ; le lait tourne à la cave et la fermière a la migraine. Il y a bien la grange qui enferme, de l'aire aux solives, un bon accueil de paille et de sommeil, mais qui résisterait à humer, dans la pénombre menteuse, cette poussière de moissons éteintes qui l'été ranime à travers les tuiles ?

Cours donc vers l'étable, sans butter aux pavés aigus. Sa porte est un vide rare en plein

soleil blanc. Des litières neuves à tes pieds, de l'herbe fraîche au râtelier du mur, un vol d'hirondelle selon le courant d'air qu'échangent les lucarnes... Il y a là six longues vaches couchées, qui ruminent, la croupe pleine et la tête de travers.

Apprends à respirer ce silence et cette amoniamque. Deux fraîcheurs! Seras-tu jamais encore le paysan qui les savoure? Comme cette poule qui, laissant ses amies secouer leurs crêtes, parmi les coquelicots, sur les trèfles en tas du hangar, s'est réfugiée en ce panier périlleux, où elle fait semblant de couvrir ou de pondre...

LA GRANGE

La vieille avare s'est réveillée.

Elle a dormi tout l'hiver, elle a dormi tout le printemps; maintenant que c'est l'été, les tintements de l'or que roule la brise dans les campagnes l'ont tirée de sa léthargie.

Et tout de suite, elle a regardé au loin de ses trois yeux ronds; — ses trois yeux ronds ont une puissance mystérieuse qui fascine, qui hypnotise.

Déjà, sans qu'elle ait fait un geste, ni dit une parole, les moissonneurs l'ont comprise et lui obéissent comme des esclaves.

Les coffres-forts sont préparés.

On y entasse les richesses.

Et, de ses yeux pâles de défiance et de terreur, elle surveille, maintenant, la sournoise, les ouvriers qui travaillent dans la grande maison embaumée.

Lorsque les champs sont dénudés, elle ferme

ses portes, s'assoupit et songe, la tête pleine de soleil.

Alors vient le fermier qui l'endort au ronflement de la machine à battre et la dépouille sans remords; à son réveil, la grange aura tout oublié.

Et de nouveaux trésors luiront sur les campagnes.

LES MOISSONNEURS

Voici les moissonneurs dont les immenses faux sont d'aveuglants éclairs sous le soleil qui bout!

Bras nus, torses couverts d'éclatantes flanelles; et suant et soufflant sous leurs chapeaux de paille, voici les moissonneurs et leurs immenses faux.

Les terribles nageurs dans la mer des épis!
Chaque brasse qu'ils font abat la gerbe fauve à leurs pieds vainqueurs, comme un bouquet de soleil! Et ils vont et ils vont, par la plaine embrasée, les terribles nageurs, dans la mer des épis.

Une femme les suit, chantant un air ancien, qu'ils reprennent parfois dans leurs sifflottements; mais la besogne est rude et le temps presse. Alerte! Coupez les froments lourds et les avoines sveltes.

Car les hommes attendent du pain, car bien-

tôt, ils vous réclameront, paysans, du blé mûr!
Et vos chevaux dociles, qui n'ont plus d'avoine,
martèlent leur patience à grands coups de
sabots!

Courage, moissonneurs! Allez sous le soleil!
Saccagez, il le faut, la blondeur des épis.

Votre besogne est lourde, et lasses vos
épaules! Mais quelle ne sera pas votre joie,
amis, quand, après le labeur à travers la cam-
pagne où descend la marée en flammes de
l'été, vous rentrerez enfin dans vos maisons
aimées!

Les champs tendus de brume, où l'air gonflé
du soir redira vos exploits aux tremblantes
étoiles, feront songer aux lits qui attendent,
là-bas, vos bras rompus, vos torses cuits, vos
têtes folles.

La nuit viendra vers vous, à pas lents de
sommeil... Mais quand vous penserez à vos
bonnes épouses, à vos enfants (dont vous aurez
gagné le pain) — dans le rayonnement de la
tâche accomplie, ah! vous relèverez vos fronts
bruns, moissonneurs!

Et, regardant le ciel, fiers heureux, vous
aurez le triomphe éternel du couchant dans
les yeux.

LES JAVELLES

Ce sont de grands soldats, taciturnes et sauvages, qui sont venus.

Ils étaient vêtus de rouges habits de guerre; ils portaient d'immenses armes qui luisaient comme les yeux des criminels.

Et les petites vierges aux chevelures blondes ont resserré leurs rangs, elles ont frémi sous l'haleine rôdeuse de la mort, elles ont pleuré de grosses larmes de rosée.

Une alouette a chanté, perdue au fond du ciel.

Un grillon l'imitait sous terre. Et il était bien triste de mourir ainsi dans l'universelle joie des choses.

Alors, les grandes armes blafardes se sont mises à ramper sur le sol, en sifflant comme des serpents!

Les vierges faibles ont chancelé puis sont tombées.

Elles n'ont pas tâché de résister.

Elles n'ont pas élevé de menace. Sans la ressource, le refuge d'une plainte, elles sont tombées, l'une après l'autre, couchées sur le flanc, la tête cachée dans leur superbe chevelure.

Les pavots ont eu beau jeter comme un appel, dans l'air, leurs signaux de révolte et de haine. Eux aussi ont succombé, maculant de caillots le champ du carnage!

Maintenant, toutes les javelles sont tristement couchées dans leurs linceuls d'or clair.

Soleil lâche et cruel! même après leur défaite, tu t'amuses à les cribler de tes flèches aiguës!

N'est-ce point assez déjà que celles qui ne sont pas tout à fait mortes agonisent, lentement suppliciées, sur la herse des éteules?

DIZEAUX

Dans l'apothéose de la lumière qui vibre comme une âme universelle en feu, voici qu'au premier matin de l'août, des brises bleues se sont éveillées aux horizons, pour chantonner le prélude d'une tendre chose d'amour...

Et tout de suite, comme s'il n'attendait que ce signal donné par la bouche du vent, l'orchestre de l'Été éclate sous la pluie du soleil. Quelques oiseaux dans les buissons, au bord de la route blonde, des pinsons et des fauvettes sont les solistes du concert auquel une alouette en extase fait un accompagnement à sa façon; voici les abeilles et les guêpes qui jouent de la musette, de fleurs en fleurs; de prétentieux bourdons, ivres de tapage, passent en délire et s'époumonent à ronfler dans leur bombardon; tandis que messieurs les cris-cris, tels les clowns disloqués des cirques, raclent fiévreusement des violons qui grincent.

C'est kermesse sur la campagne!

Et, malgré la chaleur de la fournaise qui fait, semble-t-il, tomber là-bas, sur terre, du plomb fondu, les dizeaux se sont mis à danser leur valse folle. Ils nouent leurs rondes à l'infini; ils vont délirants, ils vont tournoyant dans la lumière vertigineuse, titubant d'ivresse sous l'immense enlacement du soleil.

Les gerbes, ces blondes fées, ont mis des fleurs à leur ceinture; des papillons vont et viennent, éventant les danseurs de leurs ailes tremblantes. Il y a bien aussi un champ d'avoine encore verte qui recueille, sur ses grelots, aux approches du soir, une rosée offerte pour désaltérer la nuit.

Tandis que l'horizon met avec sollicitude des écharpes de soie mauve sur les épaules frissonnantes des gerbes fiancées!

LES ROUTES D'OR

Prêtresses vêtues de longs manteaux de feu, les routes d'or s'en vont à l'infini dans les campagnes; par endroits, elles étendent nonchalamment un bras qui rutilé parmi les trèfles où ronflent les abeilles; plus loin, elles s'amuse à contourner quelque chaume égaré dans la plaine, pour entendre les claironnées du coq perché sur le fumier blond, devant les vitres étonnées comme des yeux d'enfant. Elles sont curieuses, les routes d'or; ici et là, à droite, à gauche, il leur vient l'envie irrésistible d'aller regarder ce qui se passe à la crête de la colline ou au fond de la vallée; partout, selon le rite, elles se signent, faisant, par les champs roux, de grandes croix d'or clair qui plongent à l'infini dans les horizons bleus; et les paysans, qui sentent leur appel dans les soirs, disent des prières sous la voûte qui brunit.

Eternellement, lorsque l'été vole au zénith, elles ont le sourire de l'argile fiancée au soleil; mais la poudre qui les couvre est éphémère; on dirait que, l'ayant reçue des moissons brillantes, elle doit périr avec elles...

Voici le temps où les derniers dizeaux s'en vont aux cimetières des granges; les routes d'or frissonnent sous le voile humide des premières brumes de septembre. Leur splendeur sera tôt flétrie, mais il n'importe! Elles ont eu leurs jours de gloire; les moissons les ont ornées, les fleurs les bordaient d'écharpes et de buissons multicolores; elles ont été les confidentes du promeneur qui rêve et la couche maternelle des chemineaux; elles ont été aimées.

La nuit, elles faisaient des gestes immenses à la lune dont la grosse face s'échappe à l'orient, d'un étrange incendie; il y avait toujours un de leurs bras qui se tendait amicalement vers cette amie, comme pour la soutenir dans sa marche périlleuse, et, tard dans la nuit, elles cheminaient avec elle par la campagne.

Ces temps heureux sont ailleurs; bientôt, routes d'or, vous serez détrempées par les pluies; vos bras de boue se tendront, lourde-

ment figés, à travers les champs désolés; — et les croix de vos carrefours, sur l'aveuglant linceul immensément déplié de l'hiver, feront songer aux pâles ensevelies des tombeaux, endormies du grand sommeil avec le signe chrétien sur la poitrine.

LES MEULES

Elles avaient signé un contrat; mais (la campagne était si encombrée) elles sont venues trop tard pour faire fortune.

Néanmoins, elles ont monté leur baraque, fixé le toit dessus; et elles étaient prêtes à faire le boniment, à mettre en mouvement le manège au son des orgues du vent...

Seulement, quelqu'un sans doute a fait un geste et elles n'ont point osé désobéir.

Elles ont attendu, silencieuses et immobiles, cachées dans leurs mesures de chaume.

Tous les dizeaux, depuis longtemps, ont cessé de danser par les campagnes.

Il ne reste plus une seule trace de la grande, de la folle kermesse de l'Août.

Voici Novembre, voici les pluies. Voici la tempête hurlante.

C'est triste de laisser pourrir les échoppes misérables, à cause de l'hiver malade dans son paysage inondé.

C'est triste d'être les vieilles baraques d'une foire de désolation et de mort.

Heureusement, la neige est là, couturière charitable; elle les couvre de neuves toiles blanches.

Et le bonhomme Noël pare d'une frange de cristaux étincelants les manèges qui ne tournent pas et les cirques qui sont pleins de rêve et de silence.

LE MEUNIER

Il habite, entre ciel et terre, le moulin en bois, qui branle et grince dans la tempête, mais qui, par les temps calmes, est clair comme un jouet sur la colline verte, et s'occupe à bénir l'horizon de signes de croix infinis.

Chaque matin, il regarde par la lucarne si le vent est déjà réveillé...

Oui, le vent se lève des lointains bleus, et il accourt vers le moulin comme on s'élançe à un plaisir; les ailes tournent, la meule ronfle et fait tic-tac; et la farine immaculée jaillit des grains ventrus qui s'écrasent.

Dans l'air plane une poussière blanche, le meunier est blanc, les cloisons alentour sont toutes blanches; — par la fenêtre, on voit, là-bas, au fond du ciel d'azur, un petit nuage d'ouate si idéale et si pure, qu'on le dirait enfariné par la fleur de blé que moud le meunier.

Ce petit intrus sera venu lui-même au moulin voler sa pelisse d'hermine, une nuit que, par mégarde, on avait laissé la lucarne entr'ouverte.

Et le meunier chante une chanson blanche aussi, parce qu'ingénue et tendre, qu'il fredonnait jadis quand il courait, enfant, le long des haies et des buissons, dans l'allégresse du printemps transfiguré.

Le meunier regarde encore par la lucarne. A présent le vent ne revient pas, le vent ne veut pas revenir. « Ah! bah! » se dit le meunier. « Eh bien, monsieur le Vent, nous vous attendrons et vous viendrez, c'est moi qui vous l'annonce, et pourtant je vous maudis d'être si paresseux. »

Et le meunier croise les bras et bâille, et rit, et fume, et chante sa petite chanson blanche en regardant par la lucarne, de ses yeux plus bleus que le ciel.

« Eh bien, monsieur le Vent, allez-vous obéir? »

Le meunier est las de rire, de bâiller, de têter sa pipe et de regarder par la lucarne, en chantant sa petite chanson. Mais le vent ne vient pas, il boude, quelque part, au fond de l'horizon; il est maussade, il est méchant, mon-

sieur le Vent; il cuve, dans le bois qui couronne le coteau, sa quotidienne soulerie de soleil, de sucs de fleurs et de chants d'oiseaux; et il est las, et il est sourd, et il s'éternise à s'étirer dans les brumes de son réveil, au fond de la clairière, pour faire enrager le meunier.

Enfin, il lui faut bien se lever, et recommencer à vagabonder par monts et par vaux, comme un misérable Juif errant. Le meunier vainqueur rit; le vent passe en sifflotant du bout des lèvres, d'un air indifférent; mais on le sent gros de rancunes qui éclateront quelque soir d'orage ou d'ouragan. Et le moulin, comme un oiseau joyeux, ouvre les ailes aux forces de l'espace; les ailes tournent, les meules ronflent et font tic-tac, et la farine danse en poussière lumineuse autour du meunier qui chante sa chanson blanche d'autrefois; ce pendant qu'à nouveau, le petit nuage vient jalousement voir par la lucarne, si la fleur de blé que moule le meunier est toujours immaculée comme lui.

L'AUORE

Tout le monde dort encore.

Les chaumes du village n'ont pas déclo
les yeux.

Et voici que, déjà, elle est apparue, au-
dessus de la colline verdoyante, superbement
dressée comme sur un trône.

Elle revient de l'Orient.

Elle a marché, marché pendant des mois.

Il y a juste un an qu'on n'a plus revu l'au-
rore de ce jour, depuis qu'elle s'en est allée du
côté du soir.

Et pourtant, elle ne paraît point lasse de
la route!

Ses joues se sont emprouvrées, on ne sait
si c'est d'avoir couru, ou d'émotion à la vue
de notre petit village si blanc dans le vert!

Elle s'entoure d'une brume légère et toute
rose.

Elle est vêtue de gaze vaporeuse.

O splendeur! Elle a rapporté d'Orient de superbes tentures aux couleurs chatoyantes.

Elle les déplie, elle les étale, elle en tire toujours, et de diverses et de changeantes, de ses malles invisibles.

Hélas! personne n'admira le déploiement de ces magnificences.

Tout le monde dort encore; les chaumes du village n'ont point déclo les yeux, et, seule, elle est là-bas, superbement dressée sur la colline verte, comme sur un trône.

Elle tourne le dos au jour qui vient et regarde vers la nuit.

Peut-être ses yeux ne peuvent-ils supporter cette clarté qui monte derrière elle?

En vain, les chauves-souris affairées, vêtues de deuil et de soir, s'efforcent de recoudre à longs traits la nuit déchirée. Voici le Soleil qui, depuis les temps, poursuit l'Aurore par les chemins du ciel.

Encore une fois, ce tyran glorieux détrône la Reine timide, puis la chasse sous le vol de ses flèches de cuivre. Et sans même emporter

ses riches tentures qui retombent derrière l'horizon, après avoir traîné, un peu de temps encore, sur la crête du coteau, l'Aurore fuit à la hâte, déchirant dans sa course sa robe aux buissons de la route, et se réfugie au bois rempli d'ombres blessées, où elle pleure sa peine en silence, au cœur des fleurs compatissantes...

L'ORAGE

Le nuage noir qui grandit dans le vent ferme déjà le ciel. On se trouve au pied d'une montagne dont le sommet en forme de cône, atteint le zénith; par instants, des reflets rouges glissent sur les pentes en lave furtive. Tout à coup, une flamme darde sa langue fourchue, et l'on voit, dans l'éclair, un monstre accroché de ses griffes au sommet du volcan de tonnerre et de fumée.

La terre tremble. Là-bas, dans une chaumière, possédée par l'horreur, une vieille femme prie à genoux, le dos tourné aux fenêtres électrisées.

Qu'elle s'absorbe ainsi au pied du mur marqué d'un signe chrétien; elle ne verra point la tempête rouler par les routes sur son char de foudre, ni la plaine soulever sa colère en tourbillons de poussière, de rameaux et de feuilles.

Jusqu'aux confins du monde, le ciel hurle et se déchire; au milieu du vacarme des abîmes, un déluge d'étincelles croule de l'entassement des nuées. Ici, un chêne brisé tord au bord du chemin ses bras en feu; là, c'est une meule qui brûle; sur les campagnes révulsées souffle un immense incendie.

Heureusement, l'électrique volcan porte en lui de quoi éteindre l'orage qui le secoue; de son cratère, les éclairs bondissent encore, mais, s'effondrant par la base dans un rayonnement d'arcs-en-ciel, il se disloque en cataractes, il rejaillit en gerbes croisées qui étouffent alentour les derniers sursauts du brasier.

Puis un brouillard s'élève des champs vers la voûte élargie, libre à présent de toute montagne tonnante.

LA PLUIE

La pluie est sœur aimante de la terre.
Elle vient souvent dormir dans le sein
accueillant de son amie.

Pourtant, l'été dernier, elle s'en était allée
à l'aventure, ivre de parfums et de lumière,
très loin, très loin, au fond du ciel.

Et la Terre, pendant son absence, se mit à
languir étrangement. Elle attendait en vain
le retour de la vagabonde qu'elle commen-
çait à croire à jamais perdue. Et elle était bien
désespérée, abandonnée de tous, et sèche et
pâle, dépouillée de son manteau d'or, et mise
à la torture du feu par un omnipotent soleil.

Quand la pluie revint, la campagne s'était
couchée, près de renoncer à la vie.

Lors, la pluie repentante soigne la malade,
lui chuchote de douces choses, la berce dans
ses bras et la cajole; elle apaise la soif des
sables, humecte le front des pierres, lave les
yeux ternis des ruisseaux.

Puis, à l'infini sur la plaine, tricote de ses longues aiguilles agiles un vêtement de fraîcheur, en couvre musicalement le corps de son amie qui recommence à sourire, parée de jeune vie et de nouveau printemps.

LA NEIGE

Celle qui descendra tantôt en ses atours de reine, n'est encore qu'une fumée qui roule et puis s'étire à l'horizon. Elle s'épaissit par endroits où le ciel est de rouille ou d'acier, mais la voûte, dans l'ensemble, a la pâleur grise de l'hiver.

Ecoute, la neige va bientôt arriver; j'entends le vent aigre qui l'annonce; un grand silence se fait alors dans les branches noires, il y a un adoucissement du gel trop dur à la vallée; et chacun, levant le nez, épie le vol annonciateur du premier flocon.

Le voici; ce n'est pas un oiseau; il tombe. C'est une fine aiguille de glace, elle étincelle sur la pierre où elle s'est posée, puis elle fond et le pavé bleuit d'un peu d'azur.

Maintenant de petites mains invisibles arrachent aux nues une ouate qui vole. Déjà, les collines se parent de leurs fourrures d'hiver; tous les arbres des jardins sont fleuris comme les poiriers au printemps; il y a des tapis éclatants sur les routes qui mènent au village, et là-bas, cette chaumière, si triste sous les ciels d'automne, a pris, devant la plaine éblouissante, le visage de quelqu'un qui pense.

Tout est prêt, et cependant rien ne répond, jusqu'à cette heure, à l'attente du paysage. Le grand silence qui s'exhale de la terre est la réflexion même de la neige étalée. Mais le vent se lève, qui balaie l'espace jusqu'au ciel. Mille étoiles surgissent avec des flambeaux approfondissant la nuit; on imagine, dans leurs chars de feu, des reines et des princes dont les couronnes sont ornées de soleils; reflétés par les miroirs de l'hiver, ils défilent là-haut jusqu'au matin. Une foule d'astres se presseront autour des assemblées sou-

veraines qu'on nomme les constellations; et leur éclat se jouera dans les cristaux glacés.

Celle qu'annonce cet apparat nocturne au-dessus de la terre transfigurée, ce n'était pas la Neige, mais la déesse blafarde et toujours souriante qui, la face un peu tournée vers un autre monde, paraît enfin, après minuit; et, parcourant les assemblées qui reculent, laisse traîner sur le tapis des champs sa longue robe en rayons de lune.

ÉTOILES

La nuit vend des bijoux et des songes. Dès que le jour d'hiver s'est retiré en se traînant comme un pauvre jusqu'à son tombeau, la nuit relève les stores des nuées et, montant au ciel sur une échelle d'étoiles, elle allume ses étalages.

Partout, elle ouvre ses écrins de velours derrière les croisées reluisantes de l'azur; elle y épingle des perles, des diamants, des croix et des colliers. Ces joyaux resplendissent, se reflètent et se multiplient dans les miroirs de l'Infini. Voilant à peine des diamants incalculables, les topazes des planètes, les rubis des soleils, des émeraudes et des saphirs qui sont des mondes, une écharpe toute pailletée d'astres ondule et scintille d'un horizon à l'autre.

Le promeneur nocturne a le cœur gonflé et la bourse vide. Ce n'est pas lui, dont les doigts sont sans bagues et qui possède une

montre de nickel, qui songerait, ce soir ou un autre, à demander au ciel le prix d'une constellation. Il se contente de les contempler, de les nommer à voix basse, de reconnaître leurs rayons. Et le long de ceux-ci descendent des songes; ils traversent le cœur du poète, puis s'insinuent partout, se glissent dans la pauvre chaumière, jusqu'au bord du berceau où son petit enfant ferme, en dormant, ses poings qu'il croit remplis d'étoiles.

ROSÉE

En juin, quand la nuit n'est qu'un court crépuscule, une rosée rare se pose sur les tiges des blés; le calice des nielles, les pétales déchiquetés du bluet, le caillot de sang du coquelicot brillent de quelques gouttes dont on ne sait si ce sont des larmes ou des perles.

O silence du ciel alourdi d'astres, rosée d'étoiles dans la nuit chaude, odeur des terres et des épis, senteurs des herbes mêlées au sol brûlant, sommeil de rêve sous le bercement des moissons, je vous perçois de loin, à travers les années, par tous les sens mélancoliques du souvenir! Etre là, parmi les chaumes, entouré des hampes du seigle ou de l'épeautre, non loin des avoines dont le moindre souffle agite les clochettes; et s'éveiller soudain, comme un enfant pauvre, dans un berceau de paille que la terre soutient, et que le vent balance : s'éveiller dans l'aurore; regarder le

ciel rayonnant de bonté; écouter les oiseaux pour qui la vie semble éternelle; et, face au jour montant, se dresser dans la forêt des blés pour saisir, entre ses paumes, les flammes du soleil et les fleurs de la nuit, et pour recueillir, au creux de deux mains neuves, les perles irisées qui sont l'offrande du matin!

LES MENDIANTS

Ils vont et vont...

Frappant du pied, claquant des dents, portant la mort en leurs vieux os brisés, ils vont et vont...

Lui, maigre, flageolant de fatigue et de misère et regardant par terre, on ne sait quoi — sans le voir — et toujours, de son gros œil éclaté, rouge d'éraillures; elle, vieillotte, roide au dos, penchée en avant comme près de tomber — et allant, et toujours allant de leur marche irrégulière et saccadée, telle un lamentable hoquet.

... Elle regarde, de ses petits yeux ternes et gris tout usés par les souffrances, et qui pleurent interminablement les mêmes larmes, elle regarde la route qui se déroule, qui infiniment se déroule...

Ils vont et vont sur la grand'route qui va là-bas et qui va...

Et ils ne disent rien... et ils ne pensent point, parce que, quand ils pensent, ils sont trop malheureux...

Et c'est l'été, l'été de joie, empli de senteurs chaudes, grisé de bonheurs et de tendresses; un peu de poussière s'élève sous leurs pas, la fauvette chante au taillis, un autre cantique lui répond, mille voix se chamaillent dans les buissons frémissants; une brise volète partout de ses ailes douces et pleines de parfums, comme un grand oiseau de soie azurée susurrant une langoureuse mélodie; et il flâne des papillons, et il ronfle des abeilles, et tout vit, et tout rit, et il pleut du soleil clair — et ils vont et vont, sans jamais se dire rien.

Ils ont du pain; c'est la saison blonde de l'août, l'épanouissement des richesses, l'or baignant les campagnes et ils pourraient bien penser : Il y en aura pour nous? Mais ils ne pensent pas.

Ils ont du pain, ils y mordent de leurs débris de dents qui tombent si vite parce que l'oïveté use plus que le travail — et ils mangent avec un rire affreux comme une grimace...

Et maintenant, c'est l'hiver qui déploie un grand vide blanc; les petits flocons descendent le long du silence immaculé. Il gèle, les

champs sommeillent : un corbeau passe, croasse et puis va par la tempête, vite, si vite, comme une vieille chose brûlée qu'emporte un tourbillon. Voici la nuit; la lune est morte, un chien pleure au lointain; là-bas sonne un glas aux sanglots étouffés; — et il vont et vont sans se dire rien, par les bises qui hurlent en les griffant.

Ils n'ont pas de pain. Ils se regardent avec d'affreuses grimaces; une faim horrible leur déchire les entrailles de ses dents d'acier, et, tout roidis par les bises, les yeux sans un pleur, la bouche sèche, ils avancent, cassés en deux, comme si un vent de sel leur soufflait dans l'estomac.

Et ils vont et vont par la grand'route qui se déroule, qui infiniment se déroule...

O vieux pauvres, mes frères, je ne rougis pas de vous prendre la main, de la serrer contre mon cœur qui la réchauffe, et voici du pain, et voici un lambeau de mon âme, un morceau de mon amour pour vous en aller là-bas, pour aller toujours.

Claquedents esseulés! traîne-jambes qui cognent aux portes! Interminablement, de leur marche saccadée, telle un hoquet de misère, tous les mendiants du monde vont et vont sur la grand'route infinie qui va là-bas et qui va...

ROULOTTE

La maringote, lasse d'avoir cheminé cahin-caha aux chocs durs des pavés, s'est arrêtée, ce soir, au bord de la grand'route — et, tout de suite, les roues rompues par les cahots des ornières, la tête penchée, comme saoulé de fatigue, elle s'est mise à dormir.

Ses fenêtres étroites aux petits volets verts, bâillent de l'ennui des vagabondages interminables; sa porte large ouverte fait une épouvantable grimace de misère.

Elle dort, la pauvre vieille... Le soleil longtemps saigne dans l'ouest qui étale une plaie incarnant toute la douleur des hommes. Puis vient le soir, d'une marche traîtresse de voleur qui prend toute la lumière; quelque part, au gouffre d'une agonie, un oiseau pleure une peine sans écho, et le grand linceul du silence descend sur toute chose, comme la poussière sur un tombeau.

Elle dort, la maringote. Sur le gazon, alentour, sont ses enfants, bêtes ou gens, qu'elle abrite avec la même sollicitude maternelle; des hommes fainéants fument des pipes en jouant aux cartes; des gosses aux têtes rases piaillent en frappant des chiens étiques, en torturant des chèvres amaigries — et ce sont ces bêtes pourtant, qui gagnent, aux jours des kermesses, de quoi calmer momentanément les faims avides.

Elle dort, la maringote...

Dans le fossé, avec parfois le geste mystérieux de ses grandes oreilles, Grison, le vieil âne, s'évertue à tromper sa faim en mangeant des chardons; à eux deux, ils ne savent plus depuis quand, depuis l'éternité peut-être, ils traînent la horde misérable par les routes sans fin.

Elle dort, la maringote; et voici que dans la campagne incendiée, un de ses fils, le petit bossu qui tousse, pour bercer son rêve, tire d'un accordéon le sanglot d'une mélodie; à l'unisson, les chiens hurlent à la mort leurs souffrances de martyrs.

Et son rêve est très doux, et teinté de tristesse; elle voit là-bas, sur la colline... dans les jeux du soleil, il y a une petite maison rose

aux volets verts aussi, mais qui ne doit point, elle, cheminer, soumise à toutes les ornières, comme à des rails; non, qui se repose et qui sourit éternellement. Elle songe qu'un ruisseau chante à ses pieds une égale romance, qu'il y a des fleurs dorées et des abeilles blondes dans le jardin et dans la prairie, et que des oiseaux nichent dans les arbres du parc. Elle songe qu'il ferait bon vivre là, avec eux tous, les siens aimés, de cesser leur existence de parias, dont les bouches se tordent de révolte et de malédiction.

... Oui, elle serait la petite vieille toute rose de bonheur, assise sur la colline à regarder le ciel où s'ouvre la grande fleur du soleil, et à écouter la musique du vent et des verdure jaillissantes.

Comme tout le monde vivrait heureux! Comme elle abriterait, avec amour, la famille entière dans son sein,

Alentour, dans les prés, paîtrait Grison, le vieux bonhomme qu'elle aime parce qu'il ne l'a jamais quittée et auquel, depuis toujours, sans l'étreindre jamais, elle a tendu ses bras de bois; puis, ses chèvres iraient bêlant et bondissant à ses côtés.

N'y aurait-il pas aussi un bois de sapins où

le petit bossu qui tousse pourrait se promener, s'asseoir, rêver, dormir, et peu à peu, sans penser trop, quitter la vie? Et des tapis de gazon où, couché au soleil, guérirait l'acrobate qui, lors de la dernière kermesse, s'est brisé les os?

Oui, il y aurait tout cela, sinon la maisonnette ne pourrait être si rose de bonheur...

Ainsi, rêvait la vieille pauvre à la grosse tête de bois toute vide, à la grande bouche sans dents, aux yeux las et ternis; et elle songeait encore à Nénette, la tourterelle, à Max, le chien aveugle, à Lame-Rouge, le bandit, qui ne volerait plus, le soir, et ne ferait plus pleurer le bon Dieu en tuant les passants aux coins des routes.

Hélas! son rêve fut de courte durée. D'épouvantables jurons la réveillèrent. La bande avait faim; avec des clameurs de bêtes elle se rua à l'intérieur de la bicoque. Le feu flamba. On entendit des rires et d'odieuses chansons.

... Puis toute la nuit, parmi les houles de l'ombre, les yeux de la cabane qu'allumait la clarté rouge du pétrole veillèrent le cadavre d'un beau rêve écroulé sur la couche funèbre des champs noirs.

CRÉPUSCULE

Les Fauves du ciel, que dressa le Soleil à la cuirasse éclatante, se sont rassemblés pour assister à la descente de leur dompteur blessé à mort par le Soir ennemi, dans les fournaises de l'horizon.

Au loin, ils érigent leurs corps enchevêtrés en une apothéose fantastique, gueules larges ouvertes où coule à flots le sang du crépuscule.

Mais aussitôt le maître enseveli, un vent de révolte souffle à travers les crinières des nuages déchaînés. Lions, tigres, hyènes, loups, chacals, la gueule haute, bondissent puis marchent à la conquête du ciel. Leurs rugissements sont trop vastes pour les échos; leurs yeux brûlent d'éclairs. Ils savent que sous eux l'on tremble et que les vieilles femmes dans les cambuses, se signent et prient à deux genoux.

Ecoutez-les encore rugir; de lumineux coups

de griffes lacèrent la nuit noire; les fauves broient sous leurs crocs des arbres et des tours, réduisent en miettes les édifices orgueilleux construits par les hommes. Et ils emportent parfois vers le ciel de petites âmes innocentes qu'ils dévorent avec d'incroyables clameurs de volupté.

Mais leur rage enfin s'épuise. Et tandis que la paix du soir se refléurit d'étoiles, on les voit qui fuient en déroute au bout de l'horizon, et, retournant leurs gueules menaçantes, rugissent une dernière fois encore avant d'entrer dans la mort où les pousse, doucement mais sûrement, ce dompteur invincible parce qu'invisible : le Vent.

LE GRAND VENT

En automne, le soir tombe vite, comme un nuage d'ombre que le vent déplie sur la terre. Un grand frisson secoue les choses, la plaine se hérissé d'un tourbillon de feuilles mortes, et voici la tempête qui vient, jusque dans le calme des chambres, gémir et pleurer.

Il y a, dans la campagne, au coin d'un bois qui souffre, une petite maison blafarde parmi les remous du soir. Si le feu bondissait dans la vieille cheminée, nous y entrerions et nous nous assiérions sur les chaises de paille. Les bûches crépiteraient avec des jets d'étincelles; des reflets mobiles éclaireraient le pavement de terre, feraient reluire le velours des vitres, mais les coins de la chambre resteraient pleins de nuit. Tout à coup, un frémissement passerait sur nos têtes; la peur se glisserait entre nos épaules; dehors, le grand vent qui bondit viendrait assaillir la chaumière avec les hur-

lements d'une bande de loups; on entendrait leurs pattes et leurs gueules heurter les murs d'argile; souples et noirs, furieux et invisibles, ils s'accrocheraient au toit de la cabane et leurs crocs en soulèveraient le chaume. Ceux d'en bas se tairaient en écoutant hurler les autres; leurs haleines froides passeraient sous la porte, et nous serions tous très blancs, comme le sont, dans les contes légendaires, les petits enfants épouvantés.

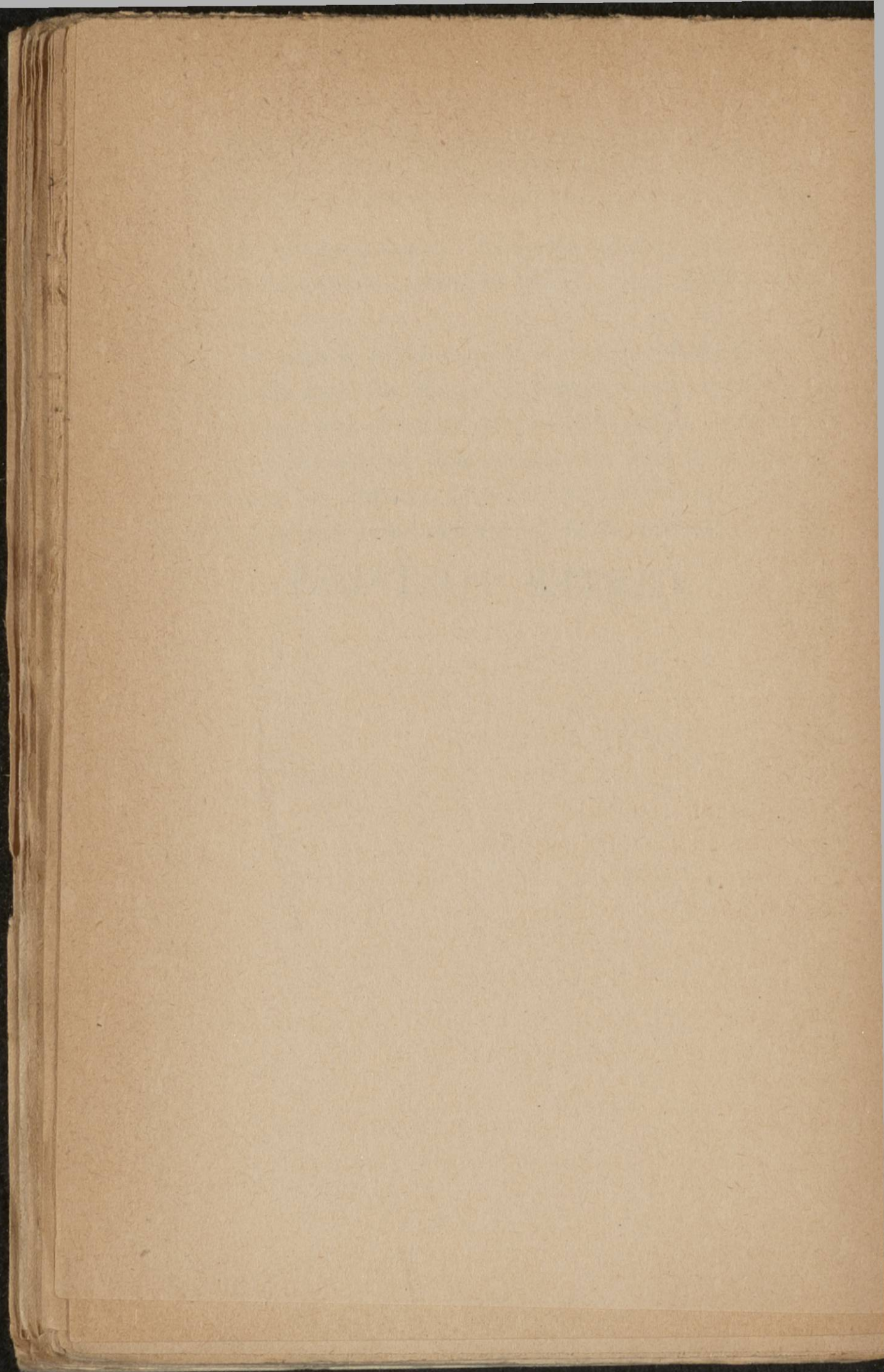
Je vous dirais : « Ce n'est rien, le vent est sauvage ce soir. » Et pour vous distraire de ces craintes, j'évoquerais les nuages déchiquetés par la tempête, la pluie tombant sur les terres vaguement reluisantes, les oiseaux blottis sur les débris de leurs maisons fragiles, les feuilles s'arrachant des branches, et s'abattant dans la boue; puis encore, le vieux saule accroché, de tous ses rameaux noueux, à la fureur de l'ouragan.

Mais, j'aurais beau parler ainsi, les loups hurleraient toujours et moi-même je me tairais parfois, pressentant que ma voix pourrait trembler. Enfin, le matin viendrait, la peur se dissiperait avec l'ombre, j'essuierais de mes paumes la buée des carreaux; nous regarderions, dehors, le paysage simplifié, les arbres

nus, les prés morts, l'horizon éclairci, les routes blanchies après la pluie, sous le grand vent.

Et tous à présent, délivrés de la nuit, nous oublierions les loups disparus, leurs assauts et leurs cris redoutables; si bien qu'en sortant en désordre du lieu témoin de nos terreurs, aucun de nous ne songerait à chercher la trace du pas des monstres autour de la maison.

CARTES POSTALES



AU FIL DE L'EAU

...Entre les berges du canal maritime, la maison du batelier s'en va au fil de l'eau. Deux hommes robustes, le torse à demi-nu, le corps oblique, les coudes en avant, marchent par saccades sur le chemin de halage; ils font trois pas, puis trois autres, et, chaque fois, ils raidissent, derrière eux, la longue corde à laquelle s'accrochent leurs poings crispés contre leur épaule meurtrie. Le vent gonfle autour de leurs jambes pliées, leurs pantalons de toile bleue. Lourde et luisante, avec sa coque arrondie, sa cabine blanche et son mât inutile au sommet duquel flotte une oriflamme rouge, la péniche de bois neuf glisse lentement sur la lumière de l'eau et cède avec sérénité à la terrible besogne des haleurs.

Une femme en bonnet blanc, un mouchoir rouge au cou, sort de la maisonnette dont la toiture est découpée comme celle d'une cage

d'oiseau. Son enfant très blond s'est penché au bord du chaland et mire une tache de soleil dans l'azur du canal. La mère court sur le bateau qui tremble, relève le bambin dont le tablier à la couleur précise du ciel et revient en riant vers le seuil.

La maison du batelier s'en va ainsi, à travers le paysage changeant; à l'infini de l'onde sur laquelle elle vogue, s'ajoute l'infini du firmament qui s'y reflète. Et tout le beau printemps s'arrondit en cristal au-dessus des eaux; les arbres frissonnent, le soleil marque l'heure, la vie passe, le temps se déroule.

SAISONS

I

La chaussée descend en pente rapide jusqu'au fond du vallon.

Elle est bordée de maisons irrégulières, puis de petits arbres tendres qui remontent la côte jusqu'à l'horizon du printemps.

Là-bas, la brume noie les champs bleus; des chemins serpentent sur la colline; l'œil les suit : l'un d'eux entre dans un petit bois et s'y tient caché; un autre escalade, à travers des sillons presque rouges, le rebord d'un plateau sur lequel un poteau indicateur, en face d'une auberge étrange, ouvre ses bras désespérés.

II

C'est un chemin de terre, couleur de tourne-

sol, entre deux talus, sur la colline en feu.

Le sol craquelé montre des fissures dans l'or de la poussière, des ourlets d'argile dure, des mottes qui se désagrègent, des cailloux couverts de rouille; et, partout, la lumière en flammes droites consume les chardons blancs des fossés.

Alentour, la campagne est vide; le vent fatigué se repose à quelque ombre lointaine; les oiseaux se taisent; seul, dans ce chemin désert, un scarabée ardent sous sa cuirasse guerrière résiste à l'énorme éclat d'un soleil infernal.

III

Le vent gémit autour de la maison. Il n'y a plus, sur la haie, que quelques feuilles jaunes. L'ombre d'automne semble monter de la boue noire dont la route reluit. Le vent vient vers la haie en criant, et il arrache les feuilles au milieu des épines. Une vague d'obscurité envahit le jardin; on entend un oiseau qui pleure, quelque part, dans les branches d'un arbre mort.

IV

Maintenant, les oiseaux hérissent leurs plumes pour épaissir leur fourrure et se défendre contre la neige qui les aveugle.

A chaque instant, la bise abat sur eux sa longue main dure, comme pour les saisir. Ils se réfugient derrière la grange d'une ferme, dans une haie rousse, aux épines de laquelle claquent encore quelques feuilles pareilles à des ailes d'oiseaux morts. Mais le vent revient, ils l'entendent siffler et rire dans les pommiers tordus du verger, et, le cœur battant plus vite que leurs ailes, ils élèvent de nouveau leur vol plein de cris sur la terre méconnaissable.

LE VILLAGE INCONNU

Dans quel village et par quelle journée au ciel voilé, ce photographe est-il parti, le sac au dos, les yeux ouverts au tremblement de la clarté?

Ce devait être un pays de plaine, une terre grave, des campagnes un peu tristes de leur paix continuelle. Je n'aperçois rien des sillons, ni des fermes; cette vue ne me montre qu'un étrange clocher derrière un bouquet d'arbres; mais les trois petits yeux ronds de la tour, au-dessus de la double ogive des abat-son, ont un regard tellement lointain, que je devine la pesante tranquillité de l'étendue jusqu'au cercle de l'horizon. L'enclos autour du temple sommeille au bercement des feuilles; ce devait être au déclin de septembre : quelques branches apparaissent déjà de la ramure éclaircie. Une seule maison toute

neuve dresse sa façade à côté du petit cimetière.

C'est une façade banale, sur laquelle il n'y a rien à lire. De nouveau, je cherche avidement la terre, qui m'apprendrait tout ce qu'un paysage peut révéler. Mais elle reste bien cachée; je ne la puis toucher, même du regard, à travers cette image décevante et peut-être irréelle. Je ne saurai donc rien, à contempler ceci; sauf que, sous un éclairage absolu, l'horloge du clocher marque juste trois heures, et qu'au fond de l'allée qui précède l'église, il n'y a pas d'ombre derrière la croix gothique du portail.

BOUQUET

D'un vase étroit, à travers le cristal duquel on voit, dans l'eau claire, la tache verte des tiges, le bouquet jaillit, fait de narcisses étoilés et de fleurs de lilas mauves, roses et blanches. Toute la beauté des corolles s'allège du dessin lancéolé des feuilles; une lumière heureuse rayonne des grappes et des pétales fraternellement rapprochés. On comprend le tourment du peintre inquiet de saisir les lignes et les couleurs de quelques branches où s'éveillent les visages des fleurs. Mais il n'y a pas que leurs images, il y a encore les souvenirs qu'elles évoquent.

Ces narcisses éclatants se sont parés de colerettes fraîchement repassées, comme si c'était leur fête; je pense aux processions de mon village où des jeunes filles vêtues de blanc portaient, devant la Vierge, des gerbes faites d'étoiles d'argent. Je pense à toutes les

étoiles, qui sont des fleurs, à toutes les fleurs qui ont la forme d'étoiles.

Ces lilas frêles dont vibrent les petites croix mêlées, suffisent à me faire revoir des murailles claires couronnées de tuiles, des feuillages balancés sur l'azur, des bouquets pressés dont les taches semblent un peu de soir qui se décolore. Je me rappelle une petite maison qui avait des lilas dans sa cour; son toit couvert d'ardoises brillait sous la pluie, comme les fleurs de la haie; et quand la vieille femme qui vivait là sortait et poussait la barrière de bois blanc, le crépuscule qui s'attardait sur son visage colorait, d'un même ton, les grappes que caressaient les feuilles, la maisonnette sur laquelle roucoulaient deux pigeons bleus et la petite paysanne aux joues fanées.

ÉVOCATION

Seule évocation de la guerre dans la campagne enchantée.

Je contemple cette grand'route où je fus frappé d'une vision inoubliable. Le pavé luisait, coupé par l'ombre grêle des jeunes arbres, au bord du macadam violet des cyclistes. L'or fané des champs couvrait les collines déjà au repos. Un ruisselant soleil d'août régnait au zénith de l'été; et le silence plein de feu frissonnait sur les pierres du chemin.

Tout à coup, un point brillant surgit là-bas, où la route semblait entrer dans l'azur; un ronflement monta, mes oreilles bourdonnèrent; au ras des champs, l'air fut animé d'une autre vibration que celle de la lumière; un crépitement accusa ses coups précipités, et, dans le tourbillon de poussière blanche qu'ils soulevaient, cinq hommes courbés sur des

machines trépidantes arrivèrent, la face noire, dans un train d'enfer.

Sans réflexion, ma pensée les avait reconnus; car la pensée est un éclair dans l'esprit aveuglé qui photographie ces images volantes, et celles-ci restent en nous avec la vérité saisissante des instantanés!

« Carabiniers cyclistes, petits soldats verts portant un ruban d'or au front, je vous revois, entourés de vos armes, le fusil oblique au dos, les muscles en boules sous l'étoffe de vos vestes naïves, les genoux à demi-pliés, — dévorant ainsi des lieues de terre natale sur le double tourbillon de vos roues!

« Là-bas, au carrefour, l'auberge rose, à l'ombre de son tilleul, vous offrait un repos de fraîcheur; entre leurs volets verts, ses fenêtres vous regardaient venir; sa porte restait ouverte pour vous inviter. Vous auriez pu faire halte, secouer de vous la poussière du voyage, éponger votre front, vous asseoir sur les chaises brunes dans le cabaret vide, en face du comptoir brillant de verres. C'eût été si doux, ce cadre déjà ancien avec ses affiches rouges au crépi des murs! La paysanne vous aurait offert à manger; ses yeux noirs eussent évité de se poser sur les vôtres où la fièvre

brillait; elle n'eût prononcé que peu de paroles, en baissant la tête. Mais, avisant la meilleure boîte, sur l'étagère, le vieux, son homme, en manches de chemise vous aurait présenté des cigares, tout en parlant de son fils, un artilleur au feu depuis le premier jour. Et vous auriez bu de la bière houblonnée; le chien, dont la langue goutte, serait venu vous caresser les mains; si bien qu'en ces quelques instants vous eussiez reconnu tout le bonheur des temps paisibles. »

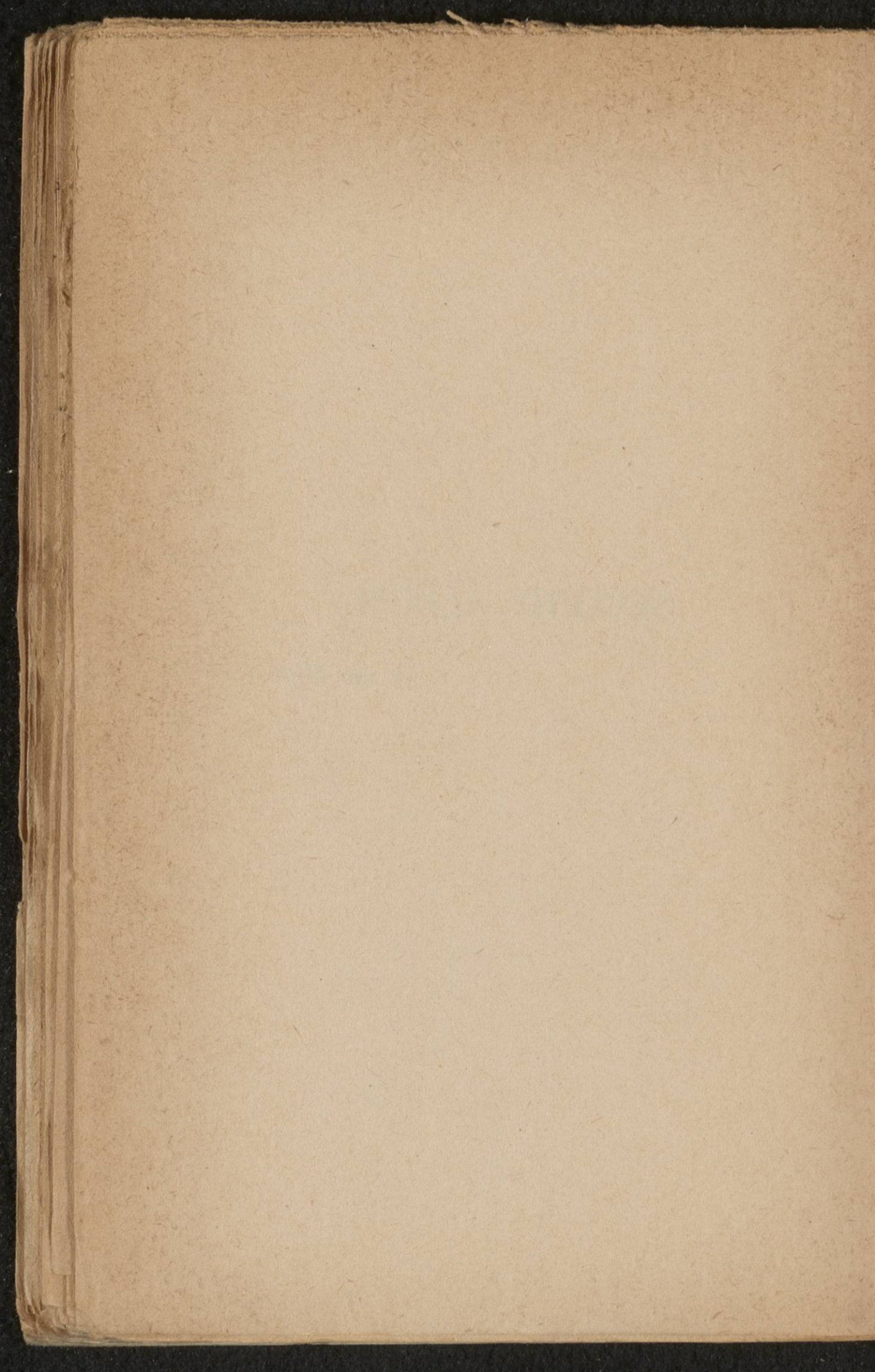
Je rêvais ainsi ce jour-là, je me parlais presque à moi-même, il m'en souvient! Et pourtant il y avait beau temps qu'ils étaient passés, les « diables verts », en cortège foudroyant dans la poussière et la clarté! Il y avait beau temps que la cabaretière, un moment accourue sur le seuil, était revenue s'asseoir, les yeux brûlants, derrière la vitre où se mirait son humble basse-cour.

Le silence était retombé sur la plaine, refermant le sillage de leur fuite vertigineuse. On n'entendait plus rien, et, cependant quelque part, au fond de l'horizon, les petits carabinières continuaient à courir, soulevés par les détonations des moteurs, par les pneus de leurs roues bondissant dans la pétarade de

l'essence... Je les voyais très bien, sans même fermer les yeux : chaque machine emportant un de ces hommes courbés sous le ciel chauffé à blanc, roulait sur deux soleils faits roues, vers la gloire et la mort.

SECOND ALBUM

A ma Mère.



LE CHEVAL

Ce cheval, au bord d'un pré, domine au delà des clôtures une pente de terre labourée. Son pelage a la couleur des sillons ouverts : on dirait qu'il vient de surgir du sol profond, ou qu'un bloc d'argile fraîche s'est dressé en muscles sur lesquels la vie reluit. Son œil est plein d'une eau qui a dormi longtemps à l'abri du soleil. Il a choisi lui-même sa crinière parmi les herbes que l'hiver jaunit sur les fossés, et sa queue bien teillée mesure, à la double ligne de ses jarrets, le lin de la dernière saison. Son garrot fait un arc sur le ciel qui reçoit et qui fouille les hauts traits de sa tête dardée. Avec ses flancs bombés, sa croupe et ses cuisses rebondies, il condense la force des campagnes dans son corps qui se dresse sur des sabots entiers.

LA VACHE

Entre des haies en fleurs, la vache mérite le verger que mai expose. Sa tête est une souche blanche où se recourbent deux racines de corne. Ses yeux s'étonnent de cette écharpe qui flotte encore sur la rivière, mais son muflle déjà reluit d'une eau de ciel.

Indolente et royale, elle s'en va comme elle est : alourdie par le lait qu'elle porte. Et, coupant des faucilles de ses cornes l'herbe tendre qu'elle songe, elle balance la queue de chaque côté du symbole de sa fruste noblesse : l'écusson de la bonne laitière.

LES POULES

Dans l'allée ombreuse en face de la ferme, par les midis dormants de l'Été qui flambe alentour, les poules, vautrées dans la poussière blonde, sommeillent au chaud de leurs plumes dans une illusion de couver.

Toute la matinée déjà, elles ont promené, de-ci, de-là, leurs taches rousses ou noires, agitant, comme des cocardes, leurs crêtes ensanglantées; — sur le sol semé d'or tremblant, elles picoraient les grains perdus, caquetant sans cesse, et gourmandes, se jetant de petits regards louches.

Qu'elles sont bavardes, des poules. Il y en a de vieilles, des grand'mères qui ne comptent plus leurs couvées; celles-là disent des histoires du bon vieux temps; des veuves, tout en noir, d'une voix traînarde et rauque, récitent d'interminables chapelets; il y a des poulettes qui font, à mi-voix, leurs confidences à

l'oreille d'une camarade qui, subitement devenue sérieuse, se prend à regarder vaguement et reste là, bercée par ce songe, la queue droite, une patte levée, oubliant de prendre sa part des graines que lui volent de furtives gourmandes.

Guidant la cohue, quelques coqs — généraux très jaloux — allaient fièrement campés sur leurs ergots; et, agitant, comme des drapeaux, leurs queues aux longues plumes recourbées (de soie à reflets bleus et verts), ils lançaient aux échos de claironnants défis en levant bien haut le bec...

Maintenant, le repas terminé, la horde digère, vautrée dans un engourdissement lourd; les poules maternelles qui ont perdu leurs œufs et qu'on chasse des paniers sitôt la ponte terminée, se sont creusé des nids le long de la haie, où le soleil joyeusement rit comme à travers une verrière. L'une à côté de l'autre, les yeux clos par de minces paupières où se joue la lumière verte des feuilles, la tête un peu penchée, elles rêvent de donner le jour à des nichées imaginaires, de conduire, avec des gloussements satisfaits, toute une bande de poussins duvetés, de les voir grandir, devenir beaux et forts et de pouvoir dire un

jour à la voisine, la poitrine gonflée d'orgueil :
« Le mien est coq chez Zidore. »

Et ainsi leur songe est très doux; on n'entend rien sous le ciel de plomb que troue la tache bouillante du soleil; pas un oiseau dans les feuilles assoupies; des insectes dansent des quadrilles au coin de la route, là-bas, près de la rivière qui bruit à peine dans le silence. Parfois, une poule bavarde encore avec sa compagne, ce pendant que les autres ne décrochent plus leurs paupières.

« Il fait bon...

— Où est le coq?

— Savoir! c'est un grand diable. »

... Une danse de moucherons passe au-dessus des têtes avec un bourdonnement; c'est le réveil au dortoir rustique; ici et là, quelques gourmandes, comme des paquets de duvet, bondissent; les autres, au fond d'une paresse, ont à peine arrondi leurs yeux.

On entend du bruit, un roulement; un char vient, des vaches beuglantes dans une large marche balancée; le coq a claironné l'alarme et les nids béent, vides de leurs illusions... Simples trous, maintenant, ces blonds berceaux de tant de rêves choyés.

Car déjà voici les poules éveillées qui

fuent, le corps penché, lançant bien fort leurs pattes en arrière comme pour repousser ce qui les suit; elles filent droit, le cou tendu, battant des ailes, jetant par petites fois leur bec devant elles.

... Et je pense que c'est là une troupe de commères, dispersées, un jour de kermesse, les poches bourrées de bonbons; dans leur hâte à fuir, il en est qui perdent des caramels...

LE PETIT COQ

Le voici, pour la fête de Noël, dans la casserole où il fume au beau milieu d'un bain de beurre ! Il n'a plus ses pattes jaunes, ni son plumage de carnaval, ni son bec, ni ses yeux, ni sa crête en forme de scie. Ce bon fricot doré a presque perdu l'apparence d'une bête : le cou est replié sous les ailes rapprochées et les os des cuisses sortent comme deux broches...

La cuisine est remplie de son odeur.

Le feu ronfle, et, dans le bruit qu'il fait, j'entends le dernier cri de l'oiseau qu'on a tué.

On en avait parlé le matin ; les coqs chantaient dans leur poulailler de planches, et j'avais eu des mots de compassion. C'est pourquoi grand-père a mis son tablier de jardinier et, sous prétexte d'une autre tâche, est sorti dans la cour...

Les deux coqs chantaient pour la troisième

fois; le roux semblait tirer son coquerico le long d'un fil frotté de colophane; le noir lui répondait dans sa trompette de cuivre... Et soudain, le silence de la maison, dans lequel leurs appels résonnaient, s'est creusé d'un grand vide... J'aurais bien voulu ne plus penser, ne rien savoir, et ne rien voir; mais, poussé vers le jardin, j'ai découvert sur l'escalier qui y mène, une tache rouge... C'était fait: le coq de feu, celui qui avait la couleur d'une route d'argile et de sable entre des moissons mûres, et qui portait si fièrement sur la tête son bouquet de coquelicots, ne forcerait plus à chanter son compagnon tout noir, au matin...

Maintenant, bon appétit! Les bêtes sont faites pour nourrir les gens. Malheureusement, je n'ai pas faim; j'irai réfléchir un peu dehors et respirer la pluie.

Qu'à mon retour le repas soit consommé! Dévorez jusqu'à l'os l'oiseau qui s'était si bien habillé pour vous plaire : ses cuisses qui firent quelques pas à peine le long du mur où le treillis met des fleurs d'ombre, ses ailes à l'aide desquelles il n'a jamais volé, son gosier dont la plaie a laissé fuir le souffle qui créait son chant.

Et puis, riez de moi, si vous voulez, et plaignez-moi de n'avoir pu dominer ou mettre au point ma « sensibilité d'avant la guerre! »

LES OIES

C'est sur terre le premier matin du printemps; elles vont vers la mare qui étale sa flaque de soleil au creux du pré reverdi.

Un jars fièrement conduit la bande, qui s'avance à la file et dévale le coteau, cahin-caha, d'une lourde marche de paysannes en sabots. De grandes ailes blanches par instants battent, comme un éparpillement de pétales de lis immenses semés au gré du vent.

Elles passent en face de moi; elles se dandinent avec importance sur leurs pattes informes; elles portent, majestueusement, leurs cous immuables comme des symboles.

Dans leurs pelisses immaculées, ces béguines de fable s'approchent de l'eau sainte qui les lave de leurs souillures; et l'Etang les accueille et les bénit en chantant, par le jeu des roseaux, le cantique de la lumière reflétée que ride à peine la caresse d'une brise.

Tout à coup, leurs cous rigides, au bout desquels flambent de gros becs jaunes, sont des cierges allumés par l'éclat de leurs coins-coins de cuivre.

Vous souriez? Pour moi, j'avais tout à fait oublié, au fond de ma poche, le crayon d'humoristique caricaturiste qui m'eût porté à les voir dans les verres déformants de l'ironie.

Je connaîtrai du moins la douceur du renoncement et du sacrifice, s'il me vient, plus tard, le regret de ne les avoir point montrées affligées d'une poitrine de mégère, à grand-peine contenue dans la rigidité d'un plastron amidonné; boîteuses comme des mères-grand; portant, en guise de bec, une carotte charnue et ayant stupidement marché, comme des aveugles, sur des pelures d'oranges engluées.

LES CANARDS

Cette nappe d'eau bleue sous vernis de soleil est le miroir de l'heure paisible.

C'est sur ses rives, dans la prairie de velours, non loin des peupliers sensibles et d'un ruisseau puéril, que je vais m'asseoir, au bon temps, lisant mes poètes, ou rêvant, les yeux dans la lumière, l'âme mêlée à la vie de la terre et des choses.

Je n'y suis pas seul; il y a aussi les cousins qui dansent sur l'onde d'interminables quadrilles; les abeilles qui ronflent comme des cloches dans les fleurs de la berge; il y a toute la vie active et mystérieuse des herbes et des eaux; mais il y a surtout, messieurs les canards qui béquillent leurs formes emplumées jusqu'à la mare rafraîchissante.

Je les appelle « les petits tailleurs », parce qu'ils ont l'air grave et mélancolique du jeune homme difforme qui, au village, tire l'aiguille derrière la vitre verte.

Des ciseaux de leurs becs, ils découpent d'invisibles patrons dans l'atmosphère en soie du pré fleuri. Ne sont-ils point les couturiers des ondines et des nymphes qui, les nuits de lune, dansent des ballets sur la surface du lac, et pour lesquelles ils confectionnent des vêtements de silence et d'azur?

Ils aiment l'eau, mystiquement, comme une sainte providence; ils en sont les petites âmes familières et ingénues; elle les caresse fraîchement, sans les mouiller; cependant, par un excès de prudence, ils érigent vers le ciel le défi, l'ironie plantée droit de leurs solides manches de parapluies; mais on ne les vit jamais tirer du fourreau ces objets qui leur assurent, il semble, une préservation bien superflue.

Une fois l'an, leur existence de philosophes désabusés s'éclaire; ils mâchonnent moins désespérément leurs coins-coins qu'on n'écoute pas.

Des petites choses comiques, des boules légères poudrées d'un tendre duvet de mimosas, mettent, dans la horde triste, un peu de soleil. Tous, maintenant, en bande folle, voguent sur l'onde, parmi le rêve des nenu-

phars et ils fendent de larges becs dans des rires démesurés.

Mais bientôt, les blonds petits drôles ont grandi; leur plumage devient sombre, prend des teintes d'acier bleu qui ramènent avec elles les moroses et infinies pensées.

Certains jours, les canards paraissent bien las de vivre près de l'Eau, la fiancée du Silence aux lèvres fermées.

C'est pourquoi, on en voit qui piquent une tête dans l'onde avec la ferme volonté d'en finir au plus vite; seulement, ils n'ont pas toujours le courage d'être fidèles à leur projet. Il en est même qui, amusés de ce petit jeu de bravoure, l'exécutent par pure distraction, ou pour faire trembler un compagnon peureux, ou pour ennuyer l'étang en troublant son accord avec cette puissance redoutable, invincible : l'Horizontale.

Peut-être, lourds et dégénérés, lorsqu'ils voguent sur l'onde et se penchent mélancoliquement vers le miroir du ciel, regrettent-ils l'espace dont ils ne possèdent plus que l'image illusoire, et où ils voudraient s'envoler comme leurs frères, les sauvages, les vrais, les fiers, en formant un angle dans lequel, qui sait? sur les terrestres étendues, voyage l'œil divin...

LE VIEUX DINDON

L'entendez-vous, tout là-bas, glougouter son sanglot?

La dinde est morte, il est seul, le vieux dindon, à promener son deuil par les prés de la ferme; parfois, il jette à l'air vibrant son rire de fou qui fait pitié.

Jadis, il allait très fier, levant gracieusement les pattes, d'une marche royale et solennelle; jadis, le cou frémissant et gonflé, le bec sur la poitrine, il faisait la roue comme un personnage glorieux.

Maintenant, il est las et brisé; il va, la tête basse, de son pas lamentable de grand-père. Son plumage ardoisé, par endroits éclairci, croule de la tête à la queue, comme un toit branlant de ruine.

Il est seul, le vieux dindon mélancolique; le voici qui s'en vient à nous. On dirait qu'il titube... Oh! voyez donc son nez violet et

bourgeonné d'ivrogne! Se moque-t-il du fermier qui s'enivre, lui dont la plainte imite le glouglou faux et creux du tonneau presque vide?

Il passe, d'une démarche cassée de vieillard; il a de longs silences où l'on dirait qu'il se recueille avec ses souvenirs... Maintenant et tantôt, il siffle un petit coup aigre, comme un crissement de vilebrequin, et, subitement, sa tête jusqu'au cou s'enflamme; il s'arrête, l'œil hagard, pris de subites colères contre des choses qu'il ne sait pas...

— Pauvre vieille ruine de dindon alcoolique et fou, pensé-je.

Et qu'il est triste, dans le soir, de l'entendre à nouveau, par le mauve silence qui frémit, glouglouter les hoquets rocailleux de son sanglot...

LA TOURTERELLE

Elle roucoule avec mélancolie; elle est pâle comme une malade d'amour; on dit la douce, la rêveuse, la tendre tourterelle. D'aucuns veulent qu'elle chante comme un poète.

Au fond, croyez bien qu'elle ignore Lamartine et qu'on n'en a jamais vu se suicider dans une crise de neurasthénie.

J'en ai une jolie dans une cage d'osier pendue à l'ombre de la tonnelle. Elle ne sanglote que de faim.

Je trouve son chant parfaitement insupportable, d'ailleurs.

Et je crie à la servante : « Margot, graissez donc cette vieille roue de brouette! »

LES ALOUETTES

Là-haut, quelqu'un se tient caché. Avril braconne derrière une meule de giboulées. Le vide est mon miroir qui, dès le printemps, tourne aux lumières successives; et mille désirs vers l'azur, de l'entonnoir des taupinières, écoutent un filet de musique s'écouler au lit vertical des rayons.

Le ciel est encore mal rapiécé. Des faufileures qui traînent se prennent au bec des alouettes. Montez donc, frémissantes, dans les crisiaux du vent. Une vapeur est longue au-dessus de la vallée. Des arbres orgueilleux ont été abaissés, la ligne des maisons fait un chemin de tuiles, le transept de l'église est une croix à terre. Mais plus haut que la peur, ce tout petit filet de voix nous tire où c'est dimanche : au sommet de la joie.

O chasseur entre deux nuages, tes miroirs multiplient les seuls oiseaux stériles; car les

mères sont trop lourdes du souvenir de leurs
cuvées. Nous voici, alouettes éperdues, der-
rière cette montagne qui fait le soir en angle
sur la tenderie d'azur. Le miroir s'est éteint
et l'oiseleur ne siffle plus.

ROSSIGNOL

La nuit de mai multiplie les croix fines des lilas; le ciel fleurit d'étoiles comme les jardins s'étoilent de fleurs. Au sommet d'un vieux mur, trois hêtres s'enivrent de dominer le soir.

Pourtant, quelque chose trouble leurs feuilles; la tristesse de l'âme s'élargit; et moi, je ne suis resté sur la terre que pour recevoir l'aumône qui m'est promise.

La voilà : c'est une perle de lumière, c'est une note qui tombe des branches. Tout le silence en est illuminé. Est-elle roulée dans l'herbe? A-t-elle jailli là-haut pour consteller le monde? Déchiré, je la cherche, d'un œil plus que l'ouïe avide. J'aurai beau m'efforcer en dissociant mes sens, pauvre éperdu à qui tout est offert, mais qui n'ai rien saisi du chant même de l'oiseau, ni de l'étoile qu'il a semée.

LAPIN

Pour Thérèse.

Un jouet domestique, deux oreilles de petit moulin à vent, un arrière-train en boule qu'il transporte par bonds comme un paquet.

Pour faire rire ma petite fille, il se dresse, regarde de travers son ombre sur le sentier; son profil est plein d'humour, il se frotte le nez des deux pattes; puis, avisant un long brin d'herbe, recueilli comme un qui compte, il en entreprend le mesurage méthodique au mouvement d'horlogerie de ses mâchoires. Et l'escamote.

LES GRENOUILLES

Ce soir, au bord de l'étang, derrière la forge, les grenouilles travaillent pour leur maître invisible. Il y a longtemps qu'il les occupe à son service.

Depuis toujours, on les a entendues limer désespérément du fer au long des nuits. Parfois pourtant, elles se reposent; s'il y a de la lune, elles la regardent, effrayées, de leurs yeux de grenouilles. Puis, sans une plainte, elles recommencent leur labeur de forçats; le garde-chiourme, c'est un sapin sur le bord de la mare impassible; il bouge parfois avec des airs inquiétants.

Quand deux étoiles viennent regarder par-dessus l'épaule du sapin, le garde explique tout bas des choses en agitant la tête.

Cependant, ce soir, pour égayer ses compagnes d'infortune, une des grenouilles joue des

castagnettes. (Le vieux sapin s'est endormi et la lune doit être morte).

Un peu de temps encore, les autres travaillent; on dirait à présent qu'elles rabotent une noueuse planche de chêne.

Enfin, comme plus personne ne les surveille, elles cesseront leur tâche avant l'heure fixée. Elles trichent adroitement au jeu lugubre; elles sont prudentes; de temps en temps, l'une d'elles rabote ou lime encore pour éviter les surprises.

Voici le signal de la retraite; elles agitent une grosse crécelle en bois, comme à l'église pendant le temps pascal.

Et les derniers hoquets de la crécelle résonnent étrangement dans le silence de la nuit, comme si, déjà fatiguées de leur corvée misérable, elles étaient descendues sous les voûtes du sommeil.

LA MOUCHE

Pour Jeannot.

Elle avançait par petites saccades, comme un jouet d'enfant au ressort mal remonté, à travers les cristaux de sucre que nous avons éparpillés sur un coin de la table.

Nénesse, qui est observateur, me dit : « Regarde, elle pave la nappe. »

C'était vrai : à travers la cloche de verre, on la voyait prendre un cristal, comme une pierre, le soulever, le laisser choir, et puis le damer de sa trompe, vigoureusement.

Au bout d'un moment, Nénesse dit encore : « Elle l'a mangé. »

Je lui fis remarquer qu'elle devait avoir un rude estomac pour avaler la route au lieu de la construire.

Nénesse riait de bon cœur.

Nous rendîmes à la mouche une liberté dont

la petite gourmande ne paraissait guère se préoccuper. Pourtant, cet épuisant labeur du pavage avait excité sa soif car, très peu tempérante, elle alla boire au fond d'un verre une goutte d'alcool.

Elle en fut passablement grisée et se mit à faire des tours pour nous divertir. Quand nous ne la regardions plus, elle venait à nos oreilles, faisant « psst! psst! » pour réveiller notre attention.

Cependant, la table était servie; nous commençâmes à dîner; elle voletait inattentive, insouciant, chantonnant des airs célèbres à l'Opéra des Mouches.

Mais quand parut la crème — une chipolata délicieuse — elle vint m'en demander sa part, et comme je mettais quelque lenteur à lui donner satisfaction, elle me planta impatiemment son dard au bout du nez. Non sans lui avoir dit merci, je la servis royalement : son vrai repas commençait, et elle mangea de grand appétit.

Tout à coup, par la fenêtre ouverte, sont entrées trois de ses sœurs agitées et bruyantes; on devine, à leur air affairé, qu'elles sont porteuses d'un message émouvant. Et, tout de suite, voici que toutes quatre ont disparu.

J'ai compris : leur dessert est préparé sans doute. Je me penche par la fenêtre. Noirette, la vache, vient de leur servir une tarte large comme une roue de brouette que déjà, sans perdre une minute, elles entament en bourdonnant de gourmandise, comme si elles ne désespéraient point d'en venir à bout.

L'ARAIGNÉE

Cette vilaine sorcière, crasseuse et toujours mal peignée, se tapit dans les coins ombreux, la tête cachée dans ses cheveux gris, comme une folle.

Elle s'amuse à prendre des mouches, ayant, dirait-on, l'intention de les empailler. Mais, comme elle est de nature paresseuse, elle n'achève jamais la besogne commencée.

A ses heures, elle fait de la gymnastique et, souvent, de savante acrobatie; mais elle doit ignorer ce qu'est la pesanteur, car son filet est souvent tendu au-dessus de sa tête. Elle descend très vite le long d'un fil ténu; quand elle se laisse choir, c'est pour s'exercer à la course; on dirait un ballot de provisions, emporté à la hâte par des fourmis nerveuses et disloquées.

Elle s'occupe de science mécanique à ses moments perdus. Dans un coin sombre, près

du plafond, elle confectionne une roue de bicyclette, puis la fait tourner si vite, si vite, que celle-ci en paraît immobile.

LE CHIEN

Pour Pierrot.

J'ai un chien, ce qui n'est pas étonnant. La bête d'ailleurs n'a rien que de bien ordinaire. Mon chien est un chien accompli, c'est-à-dire qu'il est intelligent, aboie, fait des tours et agite la queue. Il n'oublie jamais de manger — ce qui prouve qu'il a une bonne mémoire.

Si l'on ne peut affirmer que c'est un beau chien, c'est qu'il n'est ni élégant comme un lévrier, ni affreux comme un boule-dogue ou comme un basset caricatural. C'est un chien sans généalogie. Et c'est parce qu'il est cela tout simplement que je l'aime.

Je l'appelle Ali sans plus de cérémonie.

Ali est brun de pelage (il raffole de café au lait). Ses yeux jaunes ne sont pas précisément d'une profondeur vertigineuse, mais pour des yeux de bête, ils ne sont pas trop bêtes. Il porte

des oreilles le plus souvent chiffonnées comme deux feuilles flétries, et une queue arrondie en anse de panier.

Ce matin, au déjeuner, quelqu'un me le dénigre. Cela m'a offensé. Tout de suite, je fais son éloge, j'exalte ses qualités.

Mais Ali ne me permet pas de continuer mon discours. Il me coupe la parole — et la tartine — au ras des lèvres, en me griffant le nez de ses canines aiguës.

On a ri, on s'est moqué.

J'ai dit : « C'est un bon chien, il est modeste ! »

Ensuite, comme je pars pour la promenade, il me déchire le pantalon et me happe le mollet cruellement. Je dis : « C'est de joie ! Il m'aime ! Quel grand cœur ! »

Nous cheminons à travers champs ; il trotte devant moi, le nez au vent, le corps oblique, les pattes enchevêtrées, la queue tordue.

Je crie : « Ali, venez ici ! » Il me regarde de loin d'un air moqueur ; sa queue bat horizontalement une polka volante en deux temps. Et comme j'insiste et l'attends, cet étrange petit chef de musique jappe. Il pense : « Vous vous payez ma tête, elle est trop dure », et file à l'aventure.

Je dis : « Il est si intelligent ».

Maintenant, Ali, affairé, bat la campagne en tous sens. Il y rencontre, ce me semble, bon nombre de « connaissances » ; il les salue, les flaire, leur fait des politesses, parle bas à des fleurs ; il a compassion des plantes assoiffées sous le soleil et, libéralement, il leur verse à boire.

Et je pense : Quelle compassion ! (Elle irait jusqu'au règne minéral).

Nous rentrons : je le gronde doucement de sa désobéissance ; il me regarde avec respect, mais sans admiration.

A présent, je le tiens entre quatre murs. Il me montre qu'il a compris. Mais je ne devine pas qu'il se promet bien de recommencer à se jouer de moi à la première occasion.

Il ne me lèche jamais la main, car je ne le frappe pas. On dirait qu'il a été à l'école, qu'il a lu ces livres dans lesquels une tradition sacrée ne permet pas aux chiens de lécher d'autres mains que celles qui se lèvent pour les battre.

LES ARBRES

L'hiver, les arbres sont de petits navires gelés dans la mort.

Ils attendent la venue d'un mystère.

Quand va souffler de nouveau le bon vent vers la vie? On ne sait pas au juste. Seul, le chevalier Printemps peut tirer de son sommeil léthargique la Fée filandière qui tissera des voiles à leurs mâts dénudés.

Lors des premiers beaux jours, Printemps fait un geste avec la baguette d'or du soleil. La Fée s'éveille dans son palais enchanté et, radieuse, descend vers les petits arbres de la terre.

Ceux-ci commençaient à s'impatienter sans doute, car déjà, pour voiler leurs corps décharnés, ils ont, quelque matin, emprunté une mousseline d'argent vert à l'Aube des Forêts.

Comme intérêt, chacun lui a promis trois fruits. Le marronnier, qui est avide d'étendre

ses lourdes pattes de feuilles et de prendre aux autres toutes les caresses de la brise, en a promis douze pour avoir la plus grande part du manteau; au fond, le traître sait bien ce que valent ses châtaignes épineuses, et que la Vierge n'y touchera point sans se blesser les doigts.

Le pêcher, lui, trop candide en vérité, a offert toutes ses fleurs, bien qu'on ne lui eût réservé le plus petit lambeau de mousseline.

Cependant, la Fée filandière tisse aux rameaux des dentelles fines. Le soleil tourne là-haut, comme un rouet éclatant; elle en tire de longs fils dorés qui s'assouplissent sous ses magiques doigts, et qu'elle teinte d'espérance.

Au long des jours, elle travaille ainsi dans les branches, sans qu'on la voie, voltigeant d'un arbre à l'autre par les gazes bleues de l'air. Peu à peu, les broderies merveilleuses se déplient.

La Vierge filandière travaille toujours. Et les feuillages s'épaississent. De loin, leurs rideaux tendus sur le ciel parent les croisées des horizons mystérieux.

Hélas! la Vierge fatiguée meurt un soir sous les branches touffues.

Mais il n'importe! Tout est prêt pour la

grande fête! Le bon vent peut souffler avec son goût de miel et sa voix caressante d'avril; les voiles gonflent; les arbres, tels de petits navires débloqués, sortent de la banquise d'hiver et, joyeusement, voguent à travers le printemps.

VIEUX SAULE

Il est là, vide de ses entrailles, creusé par les vers annelés qui se repaissent et qui meurent, et par le ver plus long — dont les anneaux sont les heures, — qui ne se repaît pas et qui ne meurt jamais, en agonisant toujours.

Et malgré son vieux tronc béant, duquel plus rien n'existe que des pans d'écorce crevés par endroits, il se feuille dans l'Avril, penché sur le ruisseau bleu, d'un feuillage anémique si pâle et d'argent vert, tel un clair de lune.

Aux soirs d'Eté, le chant d'un rossignol rend éblouissante la mélodie du vent dans ses larmes de feuillage; et parfois un nénuphar qui frissonne au fil de l'eau, le long des rives, s'arrête et songe un peu, devant cet arbre infirme que transfigurent les enchantements d'un oiseau.

Mais par les nuits d'orage, les nuits de tuerie,

rouges d'éclairs, rouges de sang, il hurle à la tempête l'hymne des solitudes épouvantées, ou farouche, abrite dans son sein le bandit qui attend l'heure du crime au cadran des ténèbres infernales.

Et c'est pour cela que ses rameaux sifflent aigre-doux aux bouches des bambins joufflus, quand l'Avril fait monter un peu de sève encore en ses dures veines de vieillard.

Pauvre saule oublié! Il est là, si seul et si pâle, en les pleurs du silence et les pleurs de la lune — qui rit au ciel avec une joue plus grosse que l'autre...

LE GROSEILLIER

Ce nain difforme à grosse tête est un enfant mal venu de la Terre; son rêve est au niveau des choux et des oignons.

Il les flatte parfois de ses feuilles architecturales, avec, dirait-on, un regret de ne point sentir mauvais comme eux.

Peut-être aussi trouve-t-il leur odeur agréable; on ne sait jamais ce que pensent les monstres.

Comme, dans les jardins, il borde toujours les sentiers, il a, pour compagnons invariables, les buis au noir alignement; c'est pourquoi il songe parfois au cimetière.

Les arbres fruitiers se dressent alentour, lui prennent l'air, le soleil, le ciel bleu, la vie subtile des régions élevées. Il en est haineux.

Aussi, quand le printemps s'annonce et que la terre commande aux groseilliers de fleurir pour la parer, la parfumer, la rendre belle au

soleil de mai, ils donnent, dans leur rancune d'avortons, des fleurs qui viennent mal, sont laides et voilées, et ils les cachent traitreusement dans leur feuillage.

Les plus méchants hérissent leur haine en dards mauvais, avec lesquels ils s'évertuent à griffer les mains d'or du soleil.

Certains distillent le deuil et la tristesse jusqu'en leurs baies noires.

D'autres, rageurs jusqu'à la congestion, pleurent en grappes rouges des larmes de sang caillé...

HAIE DE CAPUCINES

Entre leurs feuilles géométriques — le pentagone sort du cercle — brille le soleil multicolore des corolles; malgré le jour maussade, elles font autour de mon jardin une haie de clarté. Les abeilles et les guêpes viennent à elles de très loin; elles ont vu des flammes entre de larges taches de verdure et c'est avec un grésillement d'ivresse qu'elles se jettent dans le feu.

Aussi longtemps que ces fleurs brûleront ici sans se consumer, qu'il fasse clair ou que le potager, comme le ciel, soit morose, ce sera, grâce à elles, l'été dans mon jardin. Les oiseaux danseront sur les rameaux; aux branches, les fruits s'alourdiront des promesses de l'automne; tous les légumes, gonflés de sève et nourris de chimères, détacheront leurs feuilles du sol pour les laisser s'ouvrir aux vents, comme des ailes prêtes à partir.

Avec de la terre obscure — du fumier et de la boue — les capucines conscientes fabriquent des rayons.

*
**

Je suis venu à elles, ce matin encore, car leur attirance est irrésistible. Je les ai toutes regardées; j'aurais voulu me faire abeille pour les mieux pénétrer, depuis la noire-bleuâtre jusqu'aux dorées et aux plus pâles. Elles m'attendaient pour m'éblouir avec simplicité; elles n'ont pas de charmes cachés; elles sont belles comme des flammes; elles vous brûlent les yeux et la pensée; leur parfum n'a rien qui séduit ni qui trompe : elles sentent l'eau, la terre et le feu.

Le soir, elles brillaient encore dans l'ombre d'été; je pensais qu'elles m'observaient toujours, mais elles m'ont détrompé bien vite. Braquées vers le ciel, comme de minuscules télescopes dont l'œil étonné aurait fleuri, les capucines rayonnantes regardaient les étoiles...

LES CÉRÉALES

Ce sont les enfants bien-aimés de la plaine.

Elle les a portés maternellement dans son sein; dès leur naissance, elle les a balancés dans le berceau de la brise. Elle a veillé avec sollicitude sur leurs jeux d'enfants quand, lutinés par le vent, ils couraient l'un derrière l'autre comme des régiments de petits fantasins, jusqu'au bout de la campagne.

Et elle leur chantait de douces mélodies pour les endormir au crépuscule.

Maintenant, ils se penchent vers elle pour la saluer avec reconnaissance et amour. Un matin, jour de sa fête, ils lui ont rapporté, du fond de l'horizon, un superbe manteau d'or.

Comme une reine, elle s'en est parée.

Et ses enfants joyeux égrènent les grelots de leurs rires, tandis que la lumière, de son immense peigne blond, ondule leurs cheveux éclatants.

Je vais souvent les voir dans les aubes de juin pleines d'harmonie.

Ils s'éveillent quand j'arrive et me font de multiples révérences; puis, fous de plaisir, me montrent, comme des dents, les mille graines dures de leurs épis gonflés.

Déjà les seigles pâlisent, vont mourir d'anémie, et la campagne fait la voix du vent plus douce et berce plus tendrement leur agonie.

Les orges sont les plus graves; ils ont d'étranges visages penchés que hérissent des barbes de vieillards; les froments semblent autant d'enfants étonnés devant la vie; la chevelure dénouée au vent, les avoines dansent et rient comme des folles, en agitant leurs fines clochettes de carnaval.

Cependant, tous mourront bientôt; tous seront ravis à leur mère; avant les premiers frissons de septembre, ils dormiront dans les cimetières des granges et des meules. Et les soirs, la campagne désespérée regardera errer dans la brume, s'allumer en épis dans son souvenir, les feux-follets qui, sur les marécages, simulent l'étrange survivance des moissons.

LES PÊCHES

Au pied de l'espalier, parmi les feuilles frétilantes d'émeraude et de soleil, je les ai vues rosir sous tes regards admiratifs de gourmandise... Elles étaient là, singulièrement posées sur les branches, comme des virtuoses de l'équilibre; elles croyaient se cacher contre des rameaux aussi minces que des aiguilles; mais leurs feuilles elles-mêmes, que les ongles des vents printaniers ont déchirées en longues lanières, ne parviendront jamais à voiler leur éclat.

Les yeux ouverts, le ciel en eux, toute la lumière d'été poignardant tes prunelles, tu mêlais tes cheveux à la chevelure romantique du pêcher; et, souriant, heureux comme un faune, tu restais immobile dans une ombre dansante et dorée. C'était midi; aucun bruit et nul souffle; tout le jardin faisait la sieste en plein soleil; et soudain, s'éveillant, étonnées de

la clarté trop vive, elles ont rougi plus fort d'apercevoir tes yeux. Dans leurs joues rebondies, c'étaient elles sans doute qui soufflaient sur les feuilles et les faisaient trembler, — puis t'épiaient curieusement.

Longtemps, tu demeuras sous les fruits de lumière attachés aux rameaux de cet arbre enchanté. Et, près du pêcher, nous rêvions. C'était donc le soleil, qui, de ses pailles d'or, soufflait aux branches de telles bulles de feu; il y mirait ses aubes, l'éclat de ses zéniths et les pourpres du soir; nous tremblions de les voir éclater et s'évanouir...

Mais un parfum vint réveiller tes convoitises; j'ai vu les pêches se pencher sur tes yeux et tu tendais les lèvres vers des baisers impossibles; alors, irrésistiblement, nos mains se sont levées pour les prendre; elles ne se sont pas dérobées; je croyais qu'elles allaient s'animer, rouler le long des branches, nous échapper toujours, nous obliger à fuir enfin dans l'épouvante d'un arbre surnaturel! Elles ne résistaient même pas à l'attirance de nos doigts; c'est à peine si quelqu'une, unie à la branche qui l'avait portée, se pressait contre elle jusqu'à s'en meurtrir la chair.

Bientôt, dans la coupe que tu tiens, entre

les feuilles de vigne-vierge qui s'arrangent d'instinct pour des compositions ornementales, sourient et pleurent les fruits de volupté.

Et le pêcher, pour qui c'est déjà l'automne, nous l'avons laissé seul, après lui avoir dérobé tous ses songes, crucifié contre le mur, sous sa chevelure inutile — comme un poète sans génie...

CINÉMA RUSTIQUE

Pour Clairette.

La route brûlée par le soleil est à tout le monde, avec sa poussière, avec ses pierres émergeant du sable, avec toutes les orties de la haie qui la borde.

Le pauvre peut y passer comme le riche; à cause de ses souliers à clous, il y laisse la trace de constellations inconnues; la jeune fille du château sautille jusqu'au village sur les pavés qu'elle choisit; tous les hommes sont égaux devant ce chemin qui possède une fortune de poussière.

Mais à droite, derrière la haie, et, à gauche, derrière une clôture de ronces artificielles, on vient d'étendre des tapis d'herbe choisie : elle reluit dans le soleil, c'est un velours admirable et scandaleux de chaque côté de la venelle aride.

Sans doute quelque personnage de haute naissance, une fée ou un enchanteur se promène-t-il dans ces prés nouveaux?

Précisément, voici que s'ouvre la barrière du verger. On voit arriver deux poulains vêtus de cuir jaune. Ils marchent d'abord d'une allure digne; mais un troisième surgit qui se met à galoper pour faire trembler le sol. Aussitôt, les autres ont envie de faire flotter leur crinière et leur queue; puis ils s'essayent à marcher sur deux pieds, mais ils se trompent dans leurs gambades et ruent très haut, au risque de culbuter dans le ciel.

La prairie devient ainsi un cirque où des animaux s'ébattent pour n'amuser qu'eux-mêmes. Seul spectateur, je regarde par un trou de la haie, comme un véritable opérateur de cinéma; c'est le moment où le clown va se montrer. On est distrait; et tout à coup, le voici. Au milieu de l'arène, un énorme silence se met à l'applaudir. Il marche à quatre pattes; il est tout blanc de farine; il se balance à droite, puis à gauche, il fait semblant de manger du gazon; c'est un farceur; je ne vois pas encore sa tête, mais j'ai remarqué tout de suite ses oreilles tendues comme deux cibles.

Il se rapproche encore un peu; il est gauche à souhait pour un clown, il me fait rire; cependant, je suis inquiet, car il vient à moi et me regarde avec la sournoiserie d'un homme masqué. Heureusement, une mouche jaillit des lamiers âcres qui vont fleurir et pique au nez l'animal mystificateur. Celui-ci bondit de travers, lève la queue, marque l'herbe d'une série de points de suspension, et s'enfuit, comme un veau naturel et stupide.

LA CHÈVRE ET LA GRENOUILLE

Pour Josette.

« Vois-tu, dis-je à Josette, assise près de moi sur le tiède fossé, on doit faire le portrait de Biquette. Elle le sait, c'est pourquoi elle a soigné sa tenue.

— A-t-elle lavé sa robe?

— Plutôt mis la meilleure, celle d'hermine. Et regarde ses sabots élégants, ses cornes les mieux plantées.

— Qu'elles sont donc fines!

— Elle est prête, sa barbe reluit.

Josette s'amuse autant que moi, peut-être... Il fait si bon au premier vrai soleil! Et nous considérons la chèvre qui va dans la prairie, où des fleurs ont vraiment l'air, comme l'assure une métaphore aussi vieille qu'audacieuse, « de gouttes de lait tombées de son pis. »

— Mais, dit Josette, le photographe?

— C'est un peintre, hé toi! Madame exige son image en couleurs.

A pic, voilà que le bonhomme arrive avec sa boîte et son pliant. Il porte un pantalon de toile et un chapeau d'été; il installe son chevalet sous un pommier en fleurs.

— Il a un rhume, souffle Josette.

Effectivement, de temps à autre, il tousse avec précaution pour ne pas effrayer la chèvre. Celle-ci d'ailleurs, ne s'occupe ni de lui, ni de nous. Elle s'applique à promener sa barbe dans le soleil tremblant du gazon...

C'est le moment de saisir la ligne osseuse de son corps; de découper, sur le fond vert, sa tête évidemment capricieuse; de camper ses pattes fuselées, bien que hérissées de poils. Le vieux peintre travaille ferme et nous nous rapprochons pour le regarder.

On commence à voir que la chèvre a des os et une peau; ses cornes aussi sont sur sa tête; mais il lui manque encore une queue.

— Et sa barbe? dit Josette.

— Le Monsieur la fera pousser.

Tout à coup, une musique spéciale passe par le nez de l'artiste enrhumé; il n'a que le temps

de lâcher ses pinceaux, et il éternue dans un immense mouchoir pourpre.

Biquette bondit et se retourne... Elle aperçoit, à dix pas d'elle, au-dessus d'un rectangle mis sur trois pieds, une tête qui retombe dans l'aveuglant mouchoir. Elle voit rouge, c'est le cas de le dire! Reculant, le front bas, elle s'élançe sur ses pattes à ressorts, et, par-dessus le peintre renversé sur la palette, elle achève son portrait en y enfonçant ses cornes et elle l'emporte au sommet du fossé pour le regarder à l'envers.

Josette criait.

— Ça l'a fâchée, lui dis-je, il n'était pas ressemblant.

Mais elle ne pense déjà plus au portrait.

— Oh! oh! fait-elle encore essoufflée d'avoir couru, comme les bêtes sont méchantes!

— Hélas!... C'est comme la grenouille du jardin.

— Quelle grenouille?

— Tu ne l'as pas encore vue?

Rentrés, nous nous rendons tout droit au petit bassin qui rêve entre ses murs chaulés : une eau transparente, unie comme verre sur un fond de ciment, dont les bords se couvrent péniblement d'un peu de mousse. D'ordinaire,

c'est à peine si, à l'heure du soir, le cytise tout proche fait trembler jusqu'ici l'ombre de ses fleurs plus nombreuses que ses feuilles... Mais aujourd'hui, il y a, les yeux arrondis et la fente de sa bouche vers le ciel, une bête trop verte, qui ne bouge guère et qui semble attendre une proie chimérique en se soulevant sur l'onde inhabitée.

Surprise, Josette regarde, les mains au menton.

— Qu'est-ce? dis, me fait-elle à la fin.

— Une grenouille monstre... Prends garde; des moucherons l'entourent; ils vont la faire bondir.

Josette recule, car la gorge de la bête bat d'un petit flot né du vent.

— Tiens, elle reste immobile!

— Elle n'a pas faim, sans doute.

Deux oiseaux, le bec plein de chenilles se poursuivent et rasant le batracien singulier.

— Il est mort, dit l'enfant sans me regarder.

— Mais non! il n'a pas peur, voilà tout.

Aïe! je sens que mon jeu se gâte; c'est à cause de Médor, l'imbécile! Il rêvait dans sa niche, et le voilà qui s'éveille en hurlant comme si on voulait l'assassiner.

Josette met un poing à sa taille, et, le doigt

tendu vers la grenouille, me dit avec un sourire que je déchiffre :

— Elle n'entend pas, sans doute?

Alors, elle bat des mains, souffle dans ses joues sous sa capeline et jette à la bête des cailloux ramassés dans l'allée. Je crois pouvoir intervenir une dernière fois et la gronde ainsi :

— Fais bien attention! Si tu la touches, tu l'entendras pousser un coassement affreux!

Mais Josette juge que mon plaisir et sa crainte n'ont que trop duré. Elle tourne vers moi sa face prévenue; et ses yeux ont toutes leurs paillettes quand elle s'écrie :

— Qui est-ce qui a déjà entendu coasser une grenouille en celluloid achetée au Grand-Bazar!

LA MORT DU SON

Une cloche sonne, l'air tremble : je me souviens de mon village.

Il fallait entendre, après le repas méridien, le coup d'une heure tombant du clocher sur les chaumières abandonnées à la fournaise d'un jour de moisson; cette chute d'une pierre sonore dans l'enfer du silence avait quelque chose d'irrévocable et d'effrayant.

Je l'attendais souvent, les yeux fixés sur l'horloge de la tour, du petit fossé où je me tenais assis parmi l'odeur des absinthes et du serpolet. Tout à coup, il y avait un arrêt dans le temps; l'heure tombait des hauteurs du ciel embrasé. Le son unique traversait mon âme comme une balle de plomb; un étourdissement m'emplissait la tête, mon cœur ne battait plus. Je ne me réveillais que pour entendre l'azur chanter jusqu'aux confins du monde; le ciel entier vibrait comme une sphère de

cristal et d'argent; tout mon corps était pénétré d'une vibration inouïe : je sentais distinctement l'air trembler sur mes mains. Puis, les ondes s'élargissaient autour de moi; je regrettais l'affaiblissement progressif dont elles allaient mourir. Et je restais là, l'âme tendue, pour retenir, jusqu'au dernier moment, la palpitation d'une voix déjà perdue au fond des puits d'azur — et qui ne renaîtrait jamais plus.

KERMESSES

I

Le vol du soir s'arrête sur la terre lourde d'un tourment céleste. Le vent se lève : un frisson a passé à travers mes printemps. Derrière les peupliers dont les feuillages s'accordent à la couleur de l'heure, le ciel entier, avec son cortège de nuées, se remet à descendre dans son manteau de velours rouge. La plaine s'assombrit de ce départ; et cette musique qui chantait là-bas, parmi les arbres où sont les maisons d'un pauvre village, me parvient en se traînant comme un oiseau blessé au ras des sillons.

Je suis seul, mon âme est seule au long de cette route qui blanchit d'un bout à l'autre

des campagnes; il y a un talus sur lequel je m'assiérais pour pleurer, si le soir n'était grelottant; laissez-moi donc errer sur ce chemin de pierre, en écoutant mourir au fond du ciel la première kermesse du printemps.

La mélopée au son de laquelle tournent les chevaux de bois m'arrive par lambeaux; je sais bien comment ils sont : noirs, blancs ou rouges, avec la tête un peu sur le côté et une grimace, entre les dents. Et je sais qu'ils sont sourds. Et pas plus qu'eux ni que moi, les jeunes gens qui rient en se pressant les mains et tournent sur la misère étroite des chevaux, n'entendent toute la chanson : car l'orgue est immobile entre ses lampes hagardes; que, sortant de la nuit, on entre dans leur lumière, les basses font tapage et le tambour triture les notes claires du chant; mais, tout de suite, derrière leurs toiles ou leurs velours, les bois

du vieux manège craquent et l'on n'entend plus rien.

Et peut-être, pourtant, cette chanson est la vraie : qui monte parmi le vacarme d'une friterie en flammes, le ronflement d'un orchestre de charlatan, les cris d'un sifflet sous la coiffe d'une échoppe borgne.

... La vraie, la seule : qui guérirait les âmes et les cœurs brisés ! Mais personne ne l'entend (et qui l'écoute ?). Ni les petits chevaux de bois, car ils sont sourds ; ni les gars qu'emporte le tourbillon d'un plaisir écœurant, ni le forain qui compte ses sous de nickel et de cuivre, ni le gueux ruisselant qui tourne la manivelle d'un bras, puis de l'autre ; ni moi qui, l'âme tendue au-dessus des sillons gonflés, essaie de recoudre entre elles, de toutes les aiguilles de ma pensée, ces loques de sons déchirés que me jette le vent noir...

II

Je vois encore très bien le vieux manège en jupe de bouffon, qui venait vendre du plaisir sur la place de mon village en fête.

La cohue des paysans ne riaient pas de son accoutrement de carnaval; les enfants l'aimaient pour ses joies parfaites comme des cercles; les garçons et les filles, au soir tombant, fredonnaient dans son rythme d'où naît un autre monde.

... Comme les autres, je te chérissais, vieux bonhomme. Sitôt ta toilette achevée, au dimanche de juillet, tu commençais ta valse enrubannée; tu dansais, tu chantais, c'était fête! On oubliait ce qui se cache sous tes toiles et tes velours : tes nerfs de fer, tes pieds de bois; sans même entendre tes refrains usés, on se laissait emporter par ta ronde en riant...

Maintenant, je te connais, démon; je ne m'approcherai plus de ton jupon sanglant. Je sais pourquoi ta voix gémit, pourquoi tu offres tes jouets de chevaux au songe enfantin des amoureux.

Nous avons été, elle et moi, le long du ruisseau plein d'étoiles près duquel tu tournais; ton refrain montait parmi les feuilles des peupliers et les faisait trembler.

Nous nous sommes sentis pris dans le souffle en rond de ton mensonge, et nous avons cru que nos cœurs allaient s'aimer. Et lorsque, enivrés par ton propre vertige, nos deux mains ont voulu se connaître et se donner, nul de nous n'a senti que cette étreinte serait de glace et de sommeil. Tu tournais, toi, tu riais, jeteur de sorts.

Le lendemain, elle était morte.

Au lieu de la veiller, je resterai près de l'onde qui coule avec un bruit de pleurs; — pour regarder les gueux qui te dépouillent. Je te verrai dans ta hideur de diable, toi, qui sembles si bon pour les petits enfants.

On roule ton fourreau de toile à grandes pièces, on plie tes collerettes puériles, on arrache ta barbe de dentelles, et lorsque tes hochets de chevaux sont tristement rangés

l'un contre l'autre, ton ventre qui bombait sous un velours constellé, je vois qu'il n'est obèse que d'un énorme vide! Maintenant, te voici, géant ridicule, debout sur ton arbre à quatre pieds, le front surmonté d'une couronne à laquelle s'attachent tes multiples bras de monstre. Tes bras de bois, tes bras de fer sont repliés, tes bras aux coudes aigus se portent vers ta tête comme si tu en souffrais, mais tu n'as pas de crâne, insensé!

On te démontera, on te couchera dans un char, on te conduira vers d'autres fêtes ou d'autres deuils. Tu peux t'en aller, en tressaillant de tous tes os réjouis aux cahots des pavés. Gravis la colline avec ta double rangée de chevaux inutiles, et moque-toi, si tu veux, en attardant sur le ciel du soir le signe d'adieu de tes pieds en croix; vieux possédé, je te connais, je sais où tu vas chaque dimanche de chaque année, je te retrouverai, je te brûlerai dans ton jupon de pourpre. Et dès lors, avec ton arbre en feu, ta roulette folle, tous tes nerfs de fer qui se tordent, tu danseras la valse infernale, la dernière, la vraie, parmi la ronde sifflante des diables et pour l'Eternité.

III

A présent, l'on danse aux premiers étages des cabarets qui sont au bord des routes. Des fantômes glissent le long des haies; un souvenir de l'hiver grelotte au cœur de l'ombre; singulièrement angoissés sous la tristesse des arbres, les adolescents vont aux maisons que le pétrole emplit de ses ondes rouges; — le plaisir, dans la nuit mécontente, doit être une chose mauvaise.

Le cabaret est presque vide; des pas, en retard sur la mesure, gémissent à travers son plafond étançonné; et les vieux qui sont assis le long du mur où pendent des affiches décolorées, laissent cette poussière bruissante tomber sur leur pensée; elle finira par leur emplir le crâne; et ils regardent à terre, la pipe aux dents, le cœur malade à cause d'une voix qui leur parle du fond des années...

L'heure cogne à petits coups de béquille le

cercueil de l'horloge debout près de la porte; c'est comme un mort qui se réveille et qui frappe pour qu'on lui ouvre; mais personne ne songe à regarder son visage inutile; les pas des danseurs marqueront le temps, là-haut, jusqu'au matin. Derrière le comptoir, la cabaretière n'attend rien d'autre que le sommeil. Des gars rougeauds se croisent dans le corridor au bout duquel se tord l'escalier gémissant; un défilé de faces continuellement étonnées jette ses regards au cabaret douloureux. Tous fuient ce musée de foire où il y a un peu de vie figée dans une cire d'années et de songe... Le musée des vieux : entrée gratuite : donnez un coup d'œil à votre avenir! La cabaretière, dans le halo de la lampe tout près d'elle, ne dit que la bonne aventure du silence; et, sur la cheminée, le Christ en bois d'ébène est terriblement immobile.

IV

Sur le plancher crissant de sable, entre les murs verts qui s'écaillent, les paysans dansent résignés; et leurs fronts noirs de hâle frôlent les lampes. Les flammes vacillent, le feu menace ce plaisir qui roule dans la nuit; et ils tournent avec une crainte brûlante dans la poitrine, tandis que les musiciens écoutent leurs instruments se plaindre, de ces voix que personne n'a jamais comprises.

Passez, traînant les semelles, allez, venez et revenez! pauvres danseurs, je sais bien qu'il est triste d'être au monde et je vous regarde, le dos collé au mur. Le violon, autour de vous, enroule ses fils soyeux, puis les dévide et, sous sa caresse énervante, vous oblige à tourner. Allez, paysans : la danse est un voyage vers la nostalgie! Et vous, simples femmes en blouses de toile, en jupes de mince étoffe, je vous ai vues marcher le long des routes et des sentiers; vous marchiez sans

apprêt comme va le vent qui souffle les dimanches d'été, d'un pas égal, à fleur de terre, glissant sur le sol plutôt que s'y posant; car la plaine est trop belle pour la fouler en orgueilleux. C'est ainsi que vous allez partout, des maisons aux guérets, de la vie à l'amour et des berceaux aux tombes; c'est ainsi que vous dansez, les yeux couleur de l'argile où sont les morts, les cheveux tirés sur le haut du crâne, la face ardente comme le ciel du soir, les tempes ruisselantes, à cause de la terrible besogne qu'est ce plaisir.

Allez, chères images enluminées! Les gars ont mis leurs habits noirs et vous portent, dans leurs bras, comme les moissonneurs soulèvent, de la terre, les gerbes qu'ils ont liées. Petites gerbes de tendresse humaine, les gars se taisent, la musique pleure et la flamme des quinquets vacille; tous ceux qui sont ici dansent, sauf l'ivrogne qui s'accoude au comptoir et rit en regardant son verre vide; les musiciens jouent longtemps en fermant les yeux. Comme la fenêtre est ouverte sur le jardin noir, le songe de cette salle où brûle du pétrole s'étend dans l'ombre au loin; si votre cercle automatique pouvait, sans se briser, suivre le rêve qui s'éloigne en pleurant, danseurs et danseu-

ses, les pieds moins lourds parmi les blés, je sais bien où vous iriez! Vous danseriez ainsi des vallons aux collines, vous danseriez sous la pluie lourde des étoiles; et tout ce qui fut joie et vie en ce village, dans les campagnes et sur les routes, les oiseaux morts, les aurores et les soirs, toutes les fleurs et tous les rayons, surgiraient sous vos pas et vous survivraient dans un enchantement épouvanté. Et les arbres qui sont seuls sur les sommets, descendraient avec vous en défendant leurs feuilles des vents; des spectres de dizeaux se lèveraient pour joindre leur ronde à la vôtre et réveiller ce qui dort si près du néant dans la nuit printanière! Puis, ayant foulé les champs et les prairies, porté votre songe de tendresse et de deuil à tous vos horizons, vous vous arrêteriez enfin, las de valser sous les signes des nuits.

Alors, comme vous penseriez à vous reposer sur la terre, vous verriez quelques croix de fer se lever vers le visage de la lune; vous seriez sans frayeur de constater où toute joie conduit; et pour dormir, sans songer à l'amour qui ment, vous vous étendriez simplement parmi les tombes...

La fenêtre vient de se refermer sur l'ombre

étoilée; la kermesse rentre dans cette chambre où les couples vont se faire rares. Un musicien bâille, tire l'accordéon par les oreilles, le force à rire — et il pleure. La clarinette glapit comme un chacal dans le désert; quelques danseurs tournent encore dans un tourbillon glacé; mais les morts — qui sont dans les villages, au pied des vieilles églises — ne savent pas qu'un jour nouveau va se lever sur la campagne...

SEPTEMBRE AU JARDIN

Un triangle de soleil est posé sur le toit de tuiles, comme une lame de platine à la base d'une cheminée d'où fume une spirale bleue.

C'est encore une fois septembre au-dessus de mon jardin et de ma vie. Le ciel est d'argent; tout semble immobile dans la lumière; il n'y a guère de vent parmi les feuilles fatiguées et la chaleur qu'il tempère dissipe les dernières brumes du matin.

Septembre est doux à tout ce qui est triste et vieux : à la ville désuète dont le parc provincial porte mieux sa mélancolie; aux chaumières des villages dont les toits de paille se consomment, l'été, sous le soleil, grelottent, l'hiver, sous la neige; aux routes sur lesquelles passent moins de bêtes et de gens; aux campagnes que la moisson a épuisées; aux vieillards, qui s'en vont, par les sentiers, regarder

le premier sourire de l'automne dans les haies.

Et cette saison, comme toutes les autres, a ses correspondances dans les âmes. C'est le moment où l'esprit se recueille, retrouve et savoure ses lumières avec le souvenir des lumières estivales, en les mêlant à la fine clarté que tamise le ciel de septembre... Après la grande flambée de juillet et d'août, sans que les jours changent sensiblement, la vibration du soleil sur la terre s'atténue en transparences qui s'azurent. Ainsi, en nous-mêmes, nous sentons les feux de notre âme s'apaiser; et avant qu'octobre nous traverse de ses mélancolies d'abord somptueuses et bientôt déchirantes, nous goûtons le repos d'une accalmie, entre l'été et l'automne. On songe aux labeurs de l'année, l'effort se détend et nous laisse goûter en paix aux biens que nous tenons en nous comme des fruits presque mûrs. C'est pour cela que le mois de septembre est le mois des vacances vraies. Non de ces vacances mondaines, villégiatures, bains de mer, séjour aux champs encore remplis de tâches affairées; à ceux qui les prennent au mois d'août, celui-ci leur donne plus d'éclat dans ses feux; et les oisifs des villages agricoles se

délectent de leur paresse, devant l'affairement des moissonneurs en plein brasier caniculaire.

Mais aux vacances de l'esprit et du cœur, aux vacances du collégien paysan qui goûte à la fois son apaisement intellectuel et celui des parents qu'il retrouve à la ferme natale, passé le branle-bas de la moisson, septembre offrira toujours des heures mieux en harmonie avec l'aspiration de l'âme et du corps... Les granges sont pleines de soleil, comme les meules; les champs se montrent, au repos déjà, presque tous déchaumés; le silence s'adoucit jusqu'aux lignes des collines, comme la lumière qui y ruisselle. On entend le ronflement de la batteuse mécanique, sans même deviner, derrière les arbres, le vol des gerbes qui s'y engrènent; un coup de feu part, sans écho, à la fois si proche et si lointain que c'est à peine si l'air s'en éveille. Ah! comme au verger les pruniers lourds de fruits, le sont aussi de toute la bonté de la vie! Etends-toi sur le gazon que dore le soleil et la tranquillité du beau jardin, près de la haie; tu es un jeune homme en vacances comme je le fus jadis, du milieu d'août où finissait mon effort jusqu'aux premiers vols des feuilles d'octobre... Le souvenir de mes rêves d'alors revivra en toi; car c'est ici que

je lisais, ou que, regardant le soir descendre, sans tapage de lumière ni romantique crépuscule, je me suis le mieux senti celui que la terre berce et que le ciel entoure...

Maintenant pourquoi suis-je vieux chaque année, en septembre? Dans la grande ville, voici, sur toutes les branches, les feuillages déjà fanés. Je me réfugierai pour une heure pure en ce petit bois que je sais, prolongeant un jardin d'ami... Là, parmi les troncs d'une futaie choisie, je suis sûr de trouver vers le soir, au pied d'un hêtre, sur des fougères ou sur des mousses, une grande tache éclatante dans la pénombre, une fontaine de soleil d'autrefois, tombée nul ne sait d'où, ou jaillie du sol comme une fortune...

FOOTBALL

Pour une partie de football, la ville revient à ma rencontre; elle envahit un premier cercle de campagne.

Il y a des palissades autour de la prairie d'hiver; la fouie encadre les joueurs qui s'apprêtent, d'une quadruple rangée de visages braqués vers le champ du combat. Un petit vent d'est pince aux oreilles ces milliers d'hommes dont les faces sont vives sous les casquettes en disques ou les globes noirs des chapeaux; et il en arrive encore par ce chemin de gazon jaune, entre une clôture de pieux neufs et une haie toute violette d'épines.

Le silence, qui a plus de surface que le pré mort, se tend bientôt comme une toile au-dessus des *sportsmen* en tricots rayés. Et voilà le jeu qui frétille au filet des regards qui y pêchent leur régal hebdomadaire.

Les *forwards* roulent sur leurs jambes cour-

tes à la poursuite d'un concept rebondissant. Il faut voir leurs pieds lucides diriger la balle selon les volontés que multiplie le rythme infatigable de leurs pas, la protéger contre d'autres pieds assaillants, la perdre, la reprendre en de prompts crochets. Mais la pousser toujours vers un but impérieux comme un serment.

Un peu en arrière, les *half-backs* se replient comme des ressorts jusqu'au moment des lyrismes à coups de muscles. Et les *backs* ont des jambes inspirées qui remontent la balle aux plus grandes hauteurs.

Il y en a un, nommé *goalkeeper*, qu'on voit là-bas, inquiet et bien pâle, dans le rectangle en bois grêle qui voudrait l'encadrer. Et celui-là, c'est mon image de la veille. C'est la pensée vaincue, mon rêve qui finit, l'espoir qu'il faut huer parce qu'il est déjà mort. Tandis qu'au but opposé, le triomphateur de ce jour se croisera les bras en souriant de double assurance et de révélation nouvelle, on verra l'autre s'étendre de tous ses membres et dans tous les sens pour se défendre contre la balle comme on se défend contre la honte.

Il sait bien que ses mains électrisées, ses bras preneurs d'angles, ses jambes acrobati-

ques, son torse projeté comme un bouclier vivant, ne pourront empêcher l'irréremédiable. On a beau se disloquer, avoir le coup d'œil maître du bond agile, on n'en occupe pas moins, dans chaque plan de l'espace et de la pensée, qu'une misérable surface humaine. Et voici ce rêve d'hier qui retombe, pulvérisé sous les bravos de partout, ou la tête chavirante au milieu des huées.

Demain, nous lirons en prose grise dans tout journal bien informé, le récit de cette joute magnifique et cruelle. Peut-être, quelque reporter, poète mal guéri de la poésie, indiquera-t-il, par surcroît, comment on jouit, sous le ciel maussade, de cette fête de lignes et de couleurs. Il aura retenu, dans les globes de ses yeux, le dessin du paysage simplifié, la grisaille de l'herbe morte, ces torsos d'hommes rayés de jerseys modernes, les mouvements combinés de ces jambes élastiques, ces merveilleux jaillissements de bras, ces instantanés de corps ployés à toutes les nécessités de la défense ou de l'attaque, ce jeu électrique et puissant où les adversaires se mesurent jusqu'à rompre l'équilibre de leurs forces, synthétisées par une balle qui rebondit parmi l'enthousiasme des spectateurs.

Mais en moi, cerné des foules présentes et futures; en moi qui ai l'âme pleine de champions morts, d'élans brisés, de coureurs qui jouèrent en tricots à la mode, qui notera les mille *matches* de mes pensées entre l'Amour et la Raison? Avec mon cœur qu'au delà du terrain rectangulaire, dans un sens comme dans l'autre, des lyrismes aux petits pas pressés précipitèrent tour à tour vers deux gouffres remplis d'identiques étoiles?...

RENTRÉE

A peine revenu dans la ville, le cœur tout éclairé des images que garde ce livre, j'entre, pour en voir d'autres, au Cinéma.

Précisément, le jeune premier est de ma taille, et sa partenaire, plus jolie que ma meilleure pensée; mais mon écran intérieur de campagnard assez faraud, voudra-t-il d'un cadre rectangulaire, sous un œil impersonnellement mis au point entre les mille et une nuits de Cambridge à Saïgon? A la vie profonde qui est dans la paix des lignes, comme la beauté est dans les forces en équilibre, succèdent les cauchemars de l'universelle maladie. L'homme est seul. Le poète se met à délirer. « Disséqué de culbutes, Charlot a le génie de rassembler en synthèses ses morceaux. N'arrêtez pas la vierge à laquelle, dans ce monde fuyant, on vouerait l'immuable amour. Les images s'esquivent plus vite que

des voleuses. Je vois partout, dans la lumière crue comme du plâtre, le visage qui rêve ou qui rit; je suis peuplé de foules qui marchent, de foules qui courent dans tous les couloirs de mes souvenirs. Mille éclairs de trains me traversent; j'ai noté l'élan précis des oiseaux, le rythme de l'herbe et des fleurs sous la brise, le voyage d'un nuage sur la mer ou d'un navire qui monte au ciel. Sur des fonds de villes en automne, ma pensée met des hachures de pluie. Un bourgeois d'Amsterdam insulte de son rire tout le public du monde. Aveuglée par le projecteur, cette vieille berlinoise n'a plus qu'un regard de statue. Celui-ci court à la rencontre du printemps dans Paris léger. Et voici, au sortir d'une calme ruelle de Londres, l'homme qui ne fait qu'un trait, déjà horizontal, sur sa propre vision de la Tamise. »

Quarante de fièvre. Ce n'est pas cela que j'appelle en m'asseyant quand l'électricité s'écroule dans la nuit de la salle. Jeu de dominos des regards, j'ajoute mes yeux lassés à vos chaînes avides. Les drames me fatiguent de sourire, les pitreries me font pleurer, la tête en bas; scènes d'amour et chevauchées, tout s'arrête loin de mon cœur. J'attends ici l'image encore qui me serait donnée en récom-

pense de ma vie. Celle que je verrais jusqu'au fond. Tel jour de mon enfance, dont je sais encore comment les lignes du vent passaient recourbées au-dessus d'arbres droits; et moi, petit entre leurs troncs, jouant jusqu'à l'âme ma pièce d'alors sur écran du soleil. O paysan, reconnaîtrais-je le mouvement de ma tête disant oui au metteur en page, le battement de mes cils, le rire de mes dents sous l'arc à présent amer d'une bouche qui interroge? Tous les jeux du visage grâce au front consentant, et mes yeux qui furent bons de la seule habitude du regard. Puis, le dessin d'un torse à jamais perdu, les angles de mes bras, les fines croix de mes mains ensemble? Et je voudrais encore, en cette suite d'instantes bien notés, le grand passage à travers moi du monde comme il m'emportait alors. Tout ce qui était clair m'éclaircissait d'amour. Je ne faisais pas d'ombre à terre... où je marchais, lumineux, le long d'un mur, la nuit.

Chimères encore! Autres chimères. Ruissellement de givre aux courbes de l'azur; sous l'arc-en-ciel du premier paradis.

Va-t'en d'ici avec pitié et certain mal que tu caches sous ton pseudonyme! Ne hausse pas

les épaules; nul marchand de films métriques,
ô poète, ne te volera les Images de la *Campa-
gne Enchantée*.

FIN

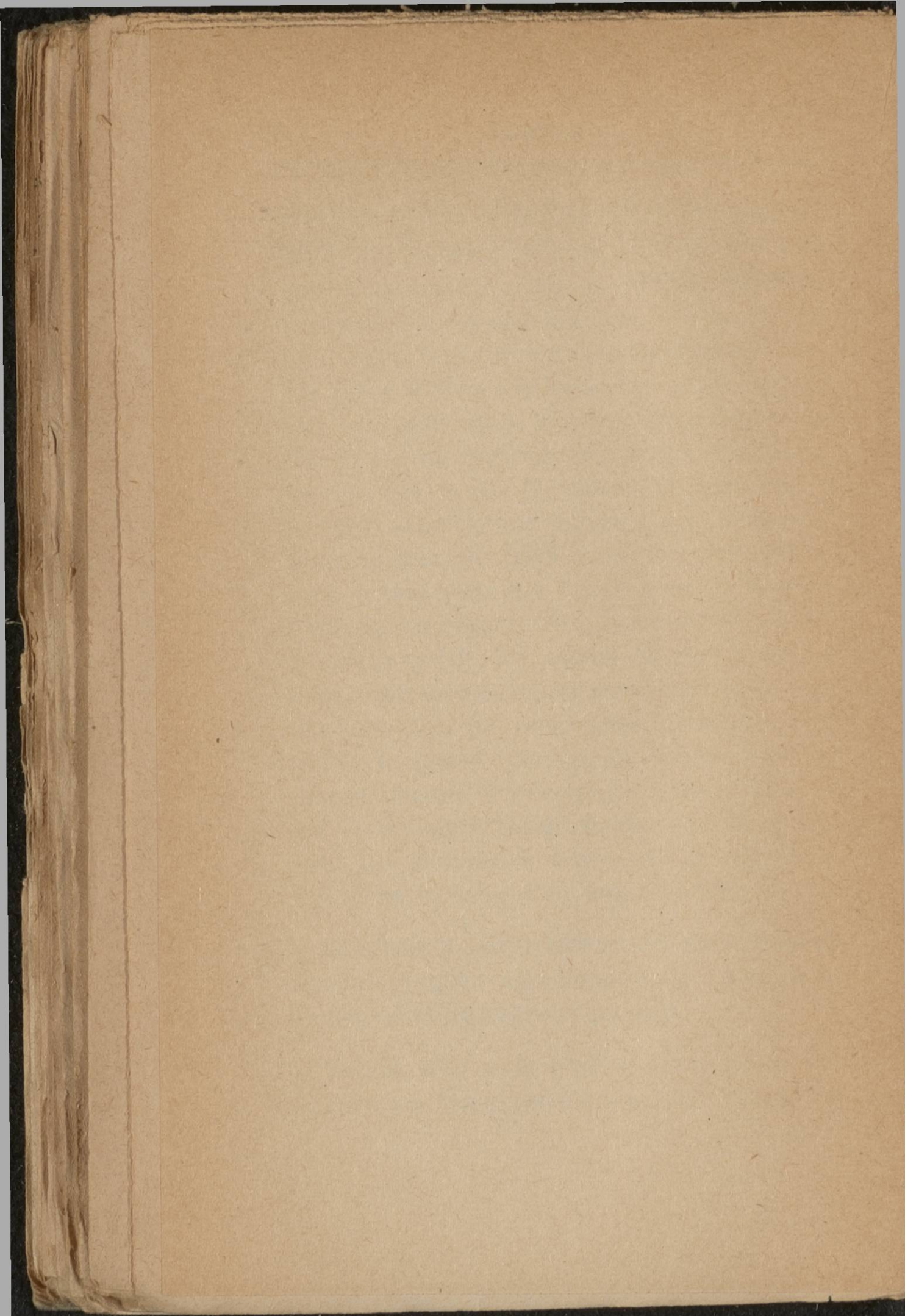


TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Le vent oscille.....	7

PREMIER ALBUM

Première image	13
Ce que l'on entend dans le silence de mon vil- lage.	16
Paysage.	18
Forêts.	19
La Campagne.....	21
La Prairie.	23
Le Tumulus.	24
La Rivière.	26
La Grande Route	31
Les Chapelles	33
Le Chaume.	36
Le Laboureur.	38

La Herse.	39
La Tonnelle.	41
L'Etable.	43
La Grange	45
Les Moissonneurs.	47
Les Javelles.	49
Dizeaux.	51
Les Routes d'Or.	53
Les Meules.	56
Le Meunier.	58
L'Aurore.	61
L'Orage.	64
La Pluie.	66
La Neige.	68
Etoiles.	71
Rosée.	73
Les Mendiants	75
Roulotte.	78
Crépuscule	82
Le Grand Vent.	84

CARTES POSTALES

Au fil de l'eau.	89
Saisons.	91
Le Village inconnu.	94
Bouquet.	96

Evocation.	98
--------------------	----

SECOND ALBUM

Le Cheval	105
La Vache.	106
Les Poules.	107
Le Petit Coq.	111
Les Oies.	114
Les Canards.	116
Le Vieux Dindon.	119
La Tourterelle.	121
Les Alouettes.	122
Rossignol.	124
Lapin.	125
Les Grenouilles.	126
La Mouche.	128
L'Araignée.	131
Le Chien	133
Les Arbres	136
Vieux Saule	139
Le Groseillier.	141
Haie de Capucines.	143
Les Céréales	145
Les Pêches.	147
Cinéma rustique.	150
La Chèvre et la Grenouille.	153

La Mort du Son.....	158
Kermesses.	160
Septembre au Jardin.....	172
Football.	176
Rentrée.	180



ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 15 MARS 1929,
PAR L'IMPRIMERIE
:: RAMLOT ET C^{ie} ::
52, AVENUE DU MAINE, 52
:: :: PARIS :: ::
POUR LES ÉDITIONS
ARGO.

